

LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD

PAR

PAUL-JACQUES BONZON



Etude du 14^{ème} épisode

DOSSIER : LES SIX COMPAGNONS DANS LA ROSE

H. CHAZELLE



PAUL JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
À SCOTLAND YARD

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE

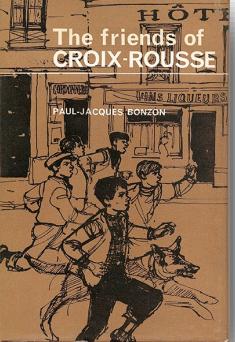


HACHETTE

Comme nous pouvons l'observer sur cette page de l'édition originale, datée du quatrième trimestre 1968, la série des « Six Compagnons » poursuit son bonhomme de chemin. « **Scotland Yard** » est donc le quatorzième épisode, « déjà ! » serait-on tenté de dire.

C'est sous le numéro 374 de la Bibliothèque Verte que paraît ce nouvel opus. Comme le titre l'indique (de manière un peu trompeuse il est vrai), les Compagnons de la Croix-Rousse vont quitter notre pays pour rallier la perfide Albion, autrement dit l'Angleterre !

Après avoir séjourné sur les côtes de la Méditerranée dans le précédent épisode, les voici qui vont franchir la Manche à bord d'un avion de ligne, comme de simples touristes... C'est leur premier voyage à l'étranger, les frontières hexagonales de notre beau pays étant jugées sans doute trop exiguës par l'auteur pour développer un nouveau récit.

L'occasion de rappeler que les aventures des Six Compagnons ont été traduites dans de nombreux pays européens, dont justement l'Angleterre, à commencer bien sûr par le premier épisode de la série paru en 1974 : « **The Friends of CROIX-ROUSSE** ». 

DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Verte :

LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE
LES SIX COMPAGNONS ET LA PILLE ATOMIQUE
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT
LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES
LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE
LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE
LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT
LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA
LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT
LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTÈRE DU PARC
LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN
LES SIX COMPAGNONS ET L'ÉMETTEUR PIRATE
L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE
(Grand Prix « Salon de l'Enfance » 1958)
J'IRAI A NAGASAKI

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LE CHEVAL DE VERRE
UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE
LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

LA BALLERINE DE MAJORQUE
TOUT-FOU
LE JONGLEUR A L'ÉTOILE
Série « La Famille H.L.M. » :
OÙ EST PASSÉ L'ANE TULIPE ?
LE SECRET DE LA MALLE-ARRIÈRE
LES ÉTRANGES LOCATAIRES
VOL AU CIRQUE
L'HOMME A LA VALISE JAUNE
LUISA CONTRE-ATTAQUE
LE MARCHAND DE COUILLAGES
RUE DES CHATS-SANS-QUEUE

dans les Grands Livres Hachette :
L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE, LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE, LES ORPHELINS DE SIMITRA
dans la Bibliothèque Hachette :

LA DISPARUE DE MONTÉLIMAR

© Librairie Hachette, 1968.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Liste des ouvrages de Paul-Jacques Bonzon
présents au catalogue de l'éditeur Hachette à la
fin de l'année 1968.

Les Six Compagnons loin de Mai 68 !

Ce livre a été publié en fin d'année 1968. Bien sûr, l'année a été marquée par les événements de mai 68, que certains d'entre nous, les plus âgés, ont vécu d'une manière ou d'une autre. Sans entrer dans les spécificités de ce mouvement contestataire qui a commencé dans les universités, il est à souligner que, par un heureux hasard, nos *Six Compagnons* se sont réfugiés chez nos voisins britanniques...

Comme s'ils avaient cherché à se tenir à distance de ces soulèvements étudiants et ouvriers. Il va de soi que Paul-Jacques Bonzon n'a pas été impliqué dans ces événements, bien qu'il en ait sans doute ressenti les effets multiples et divers.

Il a probablement associé Mai 68 aux violentes révoltes des ouvriers du textile de la Croix-Rousse (1831, 1834, 1848), qu'il a sélectionnées comme toile de fond pour sa série destinée aux jeunes. La rébellion des Canuts !

Même s'il désapprouvait ces manifestations de contestation parfois violentes, l'enseignant laïque qu'il était devait tout de même les comprendre.

Il devait cependant éloigner ses Compagnons de ces émeutes qui pouvaient potentiellement marquer le début d'une nouvelle révolution, susceptible de perturber notre nation. Paul-Jacques Bonzon les a donc prudemment exilés en Angleterre, le temps d'un épisode « policier » qui rappelle Scotland Yard.



Denis MONDON et François SARANO

À Denis MONDON et François SARANO grâce à qui les Compagnons sont allés en Angleterre.

P.J.B

Cet épisode est dédié à deux jeunes gens : **Denis MONDON** et François SARANO, tous deux nés à Valence dans la Drôme en 1954 (ils avaient 14 ans en 1968).

On suppose que les deux hommes furent des camarades qui ont effectué un séjour en Angleterre dans les années précédant la parution de cet épisode dans la *Bibliothèque Verte* en 1968.

Denis MONDON nous a malheureusement quitté récemment puisqu'il est décédé le 2 mars 2025. Il fit une remarquable carrière dans la magistrature. Il la termine en tant qu'avocat général à la Cour de Cassation entre 2016 et 2018 après avoir été notamment procureur au tribunal de Bourg-en-Bresse, dans l'Ain, département voisin du Rhône ¹.

François SARANO est le fils de Jacques SARANO (1920-2018), gastro-entérologue et licencié en philosophie, auteur de nombreux ouvrages. Il fut un proche collègue de Paul-Jacques Bonzon à l'Académie Drômoise. Son fils, François, est docteur en océanographie et plongeur professionnel. Il a récemment été reçu par Léa Salamé dans la matinale de France-Inter ². Il est l'auteur notamment de nombreux ouvrages écrits en collaboration avec Jacques Yves Cousteau ainsi que de plusieurs reportages.

Deux personnalités dont le nom figure en exergue de ce nouvel épisode de la série des « *Six Compagnons* ».

Nul doute que dans leur jeunesse ils ont tenu entre leurs mains un exemplaire des *Six Compagnons à Scotland Yard*, peut-être dédicacé par l'auteur, et qu'ils en firent un bon usage vu leur niveau d'études atteint.

Jusqu'à présent, Paul-Jacques Bonzon n'avait dédicacé que deux autres épisodes de la série : le premier est dédié « *à tous les enfants qui ont eu le bonheur d'aimer un chien* » figure en tête du premier épisode de la série *Les Compagnons de La Croix-Rousse*, le second, est présent au début du « *Gouffre Marzal* » et fait référence à Pierre Ageron, le célèbre spéléologue valentinois ³.

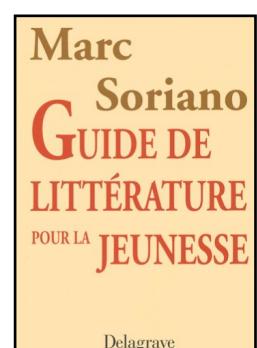
Comme quoi, les lectures des « *Six Compagnons* » n'étaient peut-être pas aussi nocives que certains spécialistes le prétendaient. Je pense notamment à Marc Soriano (1918-1994), grand spécialiste de la littérature pour la Jeunesse, qui paraissait détester les séries auxquelles il n'accordait que peu de crédit, les jugeant de faible valeur et de peu d'intérêt...



Denis MONDON (1954-2025)



François SARANO né en 1954



(1) : <https://criminocorpus.org/fr/bibliotheque/video/5032/>

(2) : <https://radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-interview-de-9h20/l-itw-de-9h20-du-mardi-13-mai-2025-1252481>

(3) : voir l'étude consacrée à cet épisode disponible sur www.ideal-biblio.fr

Jusqu'à ce jour, je me suis contenté de reproduire les épisodes qui ont vu le jour dans cette nouvelle collection destinée manifestement aux plus jeunes lecteurs. Une étude de la série, digne de ce nom, ne pouvait ignorer plus longtemps « *Les Classiques de la Rose* ».

Et pourtant, quelle déception ! « *Les Six Compagnons* » ont subi un traitement indigne de leur renommée. Les modifications apportées au texte ne se limitent pas aux simples conjugaisons comme j'ai pu le lire quelque part. Elles vont bien au-delà et s'apparentent davantage à une réécriture qu'elles tentent bien maladroitement de moderniser et de mettre à la portée de ses jeunes lecteurs. Comme vous sans doute, j'ai lu de nombreux articles traitant de l'affaiblissement culturel des jeunes élèves français qui se classent parmi les derniers de la classe européenne... Vu le texte qu'on leur propose, j'ai tendance à croire qu'Hachette a contribué à cette baisse de niveau générale qui ne fait guère honneur ni à notre enseignement, ni à nos enseignants. Les textes de Paul-Jacques Bonzon semblent trop bien écrits pour les nouvelles générations... L'ex-instituteur traitait ses lecteurs avec respect et dignité, on ne peut pas en dire autant de l'éditeur !

VOIR LE DOSSIER PAGE 30

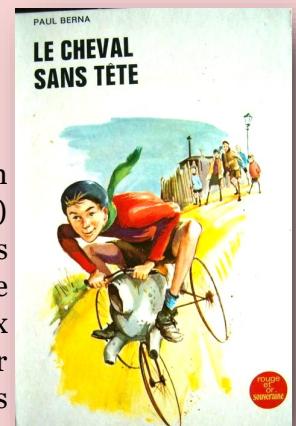
Si ce célèbre film de Michel Lang (1939-2014) « *À nous les petites anglaises* » est sorti seulement en 1975, l'histoire qu'il raconte est censée se dérouler en 1959... Cela signifie par conséquent qu'elle est contemporaine de cet épisode de la série des Six Compagnons. C'est cette comparaison qui m'a conduit à cette réflexion. On parle ici de séjours linguistiques, très appréciés par les parents et qui deviennent de véritables vacances. Un peu à l'image de ces formations dites professionnelles qui ont des cadres paradisiaques, notamment des croisières entièrement prises en charge !...

De nombreux jeunes filles et jeunes garçons français ont fait la traversée de la Manche en ferry. Effectivement, le tunnel sous-marin n'était pas encore en service à l'époque, puisque l'Eurotunnel n'a été inauguré que le 6 mai 1994... Et même si l'avion était nettement plus rapide, son coût était également beaucoup plus élevé ! J'ai donc fais partie de cette génération de collégiens et lycéens et je garde toujours un souvenir positif de cela, bien des années plus tard. C'était mon premier voyage à l'étranger, seul... ou presque, vu l'encadrement plutôt laxiste, un peu à la manière du film de Michel Lang. L'Angleterre est à la fois toute proche et si lointaine de notre cher pays. Énormément différent également, à commencer par la nature des plats qui interpellaient nos estomacs peu familiarisés à ces pratiques culinaires un peu particulières... Ce que Paul-Jacques Bonzon ne manque pas de souligner... L'atmosphère est très différente : les taxis londoniens, les bus à impériale, les multiples pubs et un civisme remarquable des automobilistes envers les piétons tout aussi disciplinés... un peu comme en Suisse du reste.



L'âne vert et Le cheval sans tête

Le *Cheval sans tête* est un roman écrit par Paul Berna (de son vrai nom Edmond Marie Jean Sabran, né à Lyon en 1908 et décédé en 1994) publié pour la première fois en 1955. Ce récit a-t-il inspiré Paul-Jacques Bonzon lorsqu'il rédigeait *L'âne Vert* ?... Cette histoire d'équidés pose en effet question, le cheval et l'âne appartenant à la même famille. Les deux auteurs, qui partagent les mêmes initiales, sous un pseudonyme il est vrai pour l'un d'entre eux, et qui sont nés la même année, ne sont-ils pas des écrivains pour la jeunesse qui s'adressent aux mêmes lecteurs ?...



L'antériorité du « *Cheval sans tête* » laisse à penser que Bonzon a probablement lu ce récit qui a pu lui donner l'idée, non seulement de « *l'âne vert* », mais aussi et surtout des *Six Compagnons* ! Paul Berna était né à Lyon...

EN ROUTE POUR L'AÉROPORT DE LYON-BRON

Le précédent épisode « *Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra* » nous avait déjà conduits sur l'aéroport de Lyon-Bron. Les *gones* connaissaient donc bien l'endroit. C'est pourquoi, le beau temps aidant, les Compagnons décident de s'y rendre afin de voir décoller et atterrir les nombreux avions qui y transitent. Ils ne se doutent pas encore qu'ils compteront bientôt parmi le nombre de passagers qui ont choisi ce mode de voyage rapide et confortable... Les Compagnons n'ont fait jusqu'à présent qu'emprunter le train, et encore seulement lorsque c'était nécessaire, souvenez-vous de « *L'Homme des Neiges* »... Cette fin d'après-midi, ils prennent donc la route sur leurs vieux vélos pour effectuer les quelques sept kilomètres qui séparent l'aéroport de la grande ville lyonnaise. Toute l'équipe est au complet cette fois puisque Mady les accompagne. Le trafic *hallucinant* de l'agglomération ne semble pas les effrayer tandis que Kafi, *conscient du danger*, les suit à pattes, le museau dans le garde-boue de son maître. Il leur faut quarante-cinq minutes pour atteindre leur destination. Arrivés sur place, ils pique-niquent sur le gazon de l'aérogare, une pelouse qu'il n'est pas interdite de piétiner semble-t-il. Devant le ballet aérien incessant auquel ils assistent, les Compagnons rêvent d'être à bord de ces appareils : caravelles, Boeings, DC 8... représentatifs des flottes des compagnies de 1968. Mais, ayant promis à ses parents de rentrer pour dix heures, Mady s'inquiète : il est déjà neuf heures et quart. Il est temps de rentrer à la Croix-Rousse ! À peine en selle, Kafi leur fausse compagnie et attire leur attention sur une voiture accidentée qui se trouve au bas du talus. Tout près, un homme, probablement le chauffeur, est étendu dans l'herbe sans connaissance. Il perd abondamment son sang par une blessure qu'il s'est faite à l'avant-bras. Sans hésitation, Tidou, aidé de Corget, lui applique un garrot afin de stopper l'hémorragie. Nos Compagnons se comportent donc comme de véritables secouristes. Il faut néanmoins prévenir les secours, ce que les *gones* font après avoir contraint un automobiliste à stopper en formant une chaîne pour lui barrer le passage... Un second geste de bravoure. Une dizaine de minutes plus tard, une ambulance stoppe au niveau de l'accident. Un jeune interne, accompagné d'un infirmier, prennent en charge le blessé. Après l'avoir placé sur une civière, ils le conduisent sans tarder à l'hôpital de Grange-Blanche que les Compagnons connaissent également depuis que le petit Gnafron y a été opéré de l'appendicite dans « *L'Homme au Gant* », un précédent épisode de la série. Une transfusion sanguine s'avère en effet indispensable.



Le Sud-Aviation SE 210 Caravelle est un avion de ligne biréacteur, destiné aux liaisons des court et moyen-courriers, produit entre 1958 et 1973 par la société française Sud-Aviation, qui devient Aérospatiale en 1970. Les derniers exemplaires de la Caravelle volent jusqu'en Afrique dans les années 90.

Quand Corget devient Gorget !

Une regrettable erreur d'impression a fait orthographier, tout au long de ce récit, le chef du groupe **Corget** en **Gorget** ! Nous rappelant au passage le fameux **Georget**, personnage de « *La Maison des Sept Compagnons* », roman de Fanny Clar qui présente quelques ressemblances troublantes avec la série de Paul-Jacques Bonzon¹...



Quoiqu'il en soit, il est remarquable de noter que cette erreur perdurera au moins jusqu'en 1986, soit pendant une vingtaine d'années. Chez Hachette, on ne se montrait pas trop réactif, ni très vigilant ! Qu'en a pensé l'auteur ?...

(1) : voir « *Peut-être à l'origine de la série de Paul-Jacques Bonzon...* » sur le site ideal-biblio.fr

SAUVÉ PAR DES ENFANTS QUI SONT LES COMPAGNONS !

© Albert Chazelle, Hachette

Moins de cinq minutes plus tard, deux agents motocyclistes se présentent à leur tour devant les Compagnons. Contrairement au personnel médical qui a félicité les *gones* de leur présence d'esprit, les policiers se montrent peu aimables. Il faut dire qu'ils arrivent après la bagarre, si j'ose dire. Ils se contentent de prendre quelques notes avant de remonter sur leurs puissantes machines et de disparaître dans la nuit. Selon eux, c'est l'évidence même : le conducteur accidenté devait être ivre... Ils emmènent aussi avec eux une valise jaune qu'ils ont trouvée dans le coffre du véhicule. Juste avant de partir, Kafi apporte à son maître la découverte qu'il vient de faire. Il s'agit probablement de la montre du blessé puisque les aiguilles sont arrêtées sur 9h40, l'heure de l'accident. Tidou empêche cet objet puis les Compagnons prennent enfin le chemin de la Croix-Rousse.

Le lendemain matin, Tidou se rend chez son buraliste, rue des Alouettes¹. Il est impatient de connaître le sort réservé au conducteur blessé de la veille. Ses camarades ont eu la même idée que lui. Tous les Compagnons ont un journal en main ! Mais le quotidien ne dit pas un mot sur cet accident survenu probablement trop tard pour être mis sous presse. Il faut donc patienter jusqu'en fin d'après-midi pour prendre connaissance des deux éditions du soir des deux grands quotidiens de Lyon².

Mais les Compagnons, il faut l'avouer, sont surtout intrigués par la découverte que Kafi a faite. Cette montre est d'autant plus surprenante que les *gones* sont persuadés d'en avoir vu une au poignet du blessé... Ce qui voudrait dire qu'elle appartient à une autre personne qui se serait enfuie après l'accident, sans porter assistance au malheureux conducteur.

Toujours chez le même marchand de journaux de la rue des Alouettes, c'est à la troisième page de la



La presse locale est encore le meilleur moyen de se tenir informés. Les Compagnons le savent bien, eux qui l'utilisent régulièrement au cours de leurs aventures. Il s'agit peut-être d'un exemplaire du *Progrès de Lyon* que Tidou tient en main.

seconde édition du soir que les Compagnons trouvent enfin ce qu'ils cherchent. Un titre leur saute aux yeux, il s'agit de l'article dont le fac-similé est reproduit ci-dessous.

Le conducteur du véhicule accidenté est donc tiré d'affaire. Corget décide aussitôt de porter la bonne nouvelle à Mady qu'ils rencontrent rue des Hautes Buttes. Leur camarade rentre tout juste de l'école. Cette dernière propose alors de se rendre à l'hôpital dès le lendemain, puisque c'est un jeudi, synonyme de jour de repos scolaire en 1968.

(1) : La rue des Alouettes existe bien, elle est située dans le 8ème arrondissement de Lyon. Notez aussi qu'en 1968, Gilles Dreu (1934-2025) triomphait avec sa chanson « Alouette »...

(2) : Les deux grands quotidiens lyonnais sont probablement le « *Progrès Soir* » et « *La Dernière Heure Lyonnaise* » (voir page suivante).

SAUVÉ PAR DES ENFANTS ET LEUR CHIEN.

Hier soir, vers vingt-deux heures, un grave accident s'est produit près de l'aérodrome de Bron. Éjecté de son auto, un conducteur, grièvement blessé, a été découvert par le chien d'un groupe d'enfants qui revenaient de visiter l'aérodrome. Transporté à l'hôpital de la Grange-Blanche tout proche, l'automobiliste, à qui les enfants avaient eu la présence d'esprit de garrotter la blessure, peut être considéré comme sauvé. Il s'agit d'un Anglais qui avait loué une voiture sans chauffeur à sa descente d'avion. On suppose que, peu habitué à conduire à droite, il a perdu le contrôle de son véhicule. Nos félicitations aux jeunes garçons qui lui ont sauvé la vie.

UNE MONTRE ANGLAISE

© Albert Chazelle, Hachette

Le lendemain, parvenus à l'Hôpital de Grange-Blanche qui leur rappelle les visites qu'ils avaient faites à leur vieil ami aveugle¹, les Compagnons demandent à voir l'automobiliste anglais qu'ils ont secouru. Prudemment, ils se sont même munis de la coupure de presse qui narre leur exploit. L'employée, *en blouse blanche*, qui les reçoit leur déclare cependant que toute visite est interdite aux grands traumatisés. Néanmoins, face à Mady, elle quitte son bureau quelques instants. À son retour, elle leur déclare que quelqu'un va venir.

[...] *Plusieurs minutes s'écoulèrent. Nous commencions à trouver le temps long quand une jeune fille apparut, au bout d'un couloir. Très blonde, mince de silhouette, elle n'avait pas plus de vingt ans. Elle jeta un coup d'œil circulaire dans la salle, se dirigea vers nous, sans hésiter et se présenta : « Margaret Simson ! »[...]*



La jeune (et jolie) anglaise s'appelle Margaret Simson. Elle est la fille de l'automobiliste à qui les Compagnons ont porté secours.

Il s'agit de la fille de l'automobiliste anglais que les Compagnons ont secouru avec beaucoup de courage et d'abnégation. Margaret s'exprime en français *avec un accent anglais très prononcé*. Dans un premier temps, elle remercie chaleureusement toute l'équipe de leur intervention qui a sauvé la vie de son *Poor Daddy* (pauvre père en français). Puis elle leur demande des explications sur les circonstances de cet accident. Enfin, elle leur fait promettre de revenir dimanche pour rencontrer son père très affaibli par son importante hémorragie et qui souffre aussi de perte de mémoire, sûrement due à un choc sur la tête au moment où il a perdu connaissance. Sur ce, Margaret les abandonne pour retourner au chevet de son père, après leur avoir appris qu'elle n'avait jamais vu la montre que Tidou lui a présentée et que celle-ci avait été probablement oubliée par le précédent chauffeur de cette voiture de location.

Comme il n'est pas tard, les Compagnons décident de retourner sur les lieux de l'accident. La voiture a été enlevée mais il reste des traces de pas tout autour. Finalement, Tidou se résout à ouvrir le boîtier de la montre qui les préoccupe tant. Surprise ! Cette dernière s'avère être de fabrication anglaise : **BLINDWOOD² & COMPANY - WATCHMAKERS-LONDON**.

Ce type de montres n'est probablement guère importée en France, contrairement à celles issues de l'horlogerie suisse³... Les Compagnons sont désormais persuadés que le père de Margaret, Harry Simson, n'était pas seul à bord du véhicule qu'il avait loué à l'aéroport. Pour une raison ou une autre, il aurait caché la vérité à sa fille.

Mais pour l'instant, l'accidenté n'a droit à aucune visite, à l'exception de sa fille. Cependant, la jeune fille donne rendez-vous aux *gones* le dimanche suivant, c'est à dire trois longs jours d'attente. Et, cette fois-ci, les Compagnons sont autorisés à emmener Kafi, c'est une demande expresse de la jeune Margaret. Du reste, c'est elle qui les accueille à Grange-Blanche. Les nouvelles sont meilleures. Harry Simson semble aller mieux même s'il n'a toujours pas retrouvé la mémoire. Les médecins pensent que le retour à son domicile ne peut que lui être bénéfique. C'est pourquoi, Margaret a décidé de le ramener à Londres dès le lendemain, lundi. Puis, elle demande à voir Kafi, que Tidou a laissé à l'extérieur, attaché à un lampadaire. La jeune fille est impressionnée par la taille du chien et s'amuse de son nom. Kafi ressemble beaucoup à *coffee*, ce qui signifie *café*. Aussi s'étonne-telle de la couleur de son pelage qui n'est pas noir !

(1) Voir « **Les Six Compagnons et le piano à Queue** ».

(2) **Blindwood** = « **Bois aveugle** », une référence à M. Vauquelin, le pianiste aveugle apparu dans l'épisode « **Les Six Compagnons et le piano à queue** » ? Le Bois pour le Piano, l'Aveugle pour le Pianiste !...

(3) Sujet développé dans « **Les Six Compagnons dans la Citadelle** », épisode ultérieur de la série.

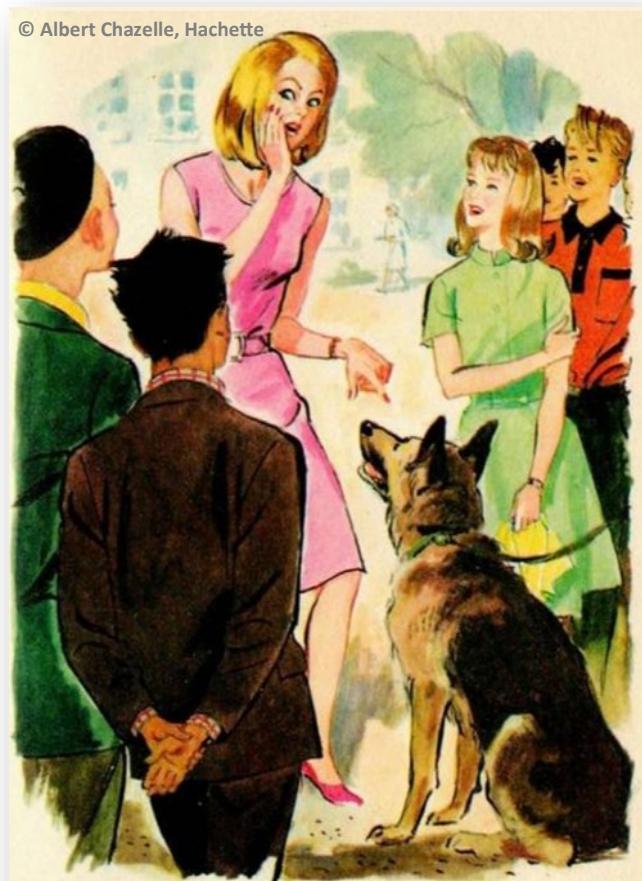
Un début de Romance entre Mady et Tidou ?



© Albert Chazelle, Hachette

Une authentique complicité existe entre Mady et Tidou. Sous le regard attentif de Kafi, les deux jeunes gens se retrouvent souvent seuls en tête à tête, loin des autres Compagnons. Bien entendu, suivant les critères de la littérature pour la jeunesse, il ne saurait être question d'autre chose que d'une chaste amitié... Une amitié amoureuse ?... Paul Jacques Bonzon ne s'aventure pas sur ce terrain. D'après ses dires, Tidou et Mady sont comme frère et sœur... À voir ! Mady est vraiment séduisante, aussi gracieuse que sa cousine américaine Alice sous le crayon d'Albert Chazelle. Sans lui prêter des sentiments supposés, le maître de Kafi ne semble pas insensible au charme de sa camarade, le seul élément féminin de l'équipe. Bien sûr, le Tondu lui aussi apprécie beaucoup la jeune fille mais l'idée d'une quelconque rivalité reste difficile à concevoir.

Albert Chazelle, plus intuitif, n'hésite pas à représenter le jeune couple à maintes reprises. Robert Bressy lui-même accentue le trait... d'un amour platonique qui, je vous rassure, ne connaît pas son dénouement dans la Bibliothèque Verte ! La morale demeure intacte : au lecteur de supposer ce qu'il voudra... à commencer par une idylle entre Mady et Tidou, marchant main dans la main, sur les bords de la Saône, la rivière que la jeune fille préfère au Rhône... À l'image de ce que feraient Margaret et David, une autre romance sentimentale !



« Oh ! un si gros animal !... Est-il féroce ?... »

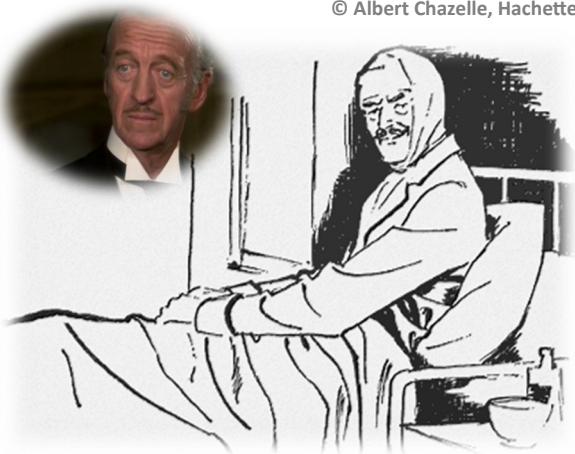
Margaret, la jeune britannique, emploie le mot « féroce » à la place de celui de « méchant », plus adapté à la situation. On ne saurait lui en tenir rigueur car le français, ne l'oubliions pas, n'est pas sa langue maternelle.

UN ACCIDENT ET UN VOL

Puis, la jeune anglaise invite les Compagnons à l'accompagner jusqu'à la chambre de son père. Harry Simson porte un gros bandage sur la tête et semble absent. Il se contente de répéter *Yes Yes* à tout bout de champ lorsque Margaret fait les présentations. Les Compagnons ne s'éternisent pas puisque le blessé est incapable de se souvenir, non seulement des conditions de son accident, mais aussi de son voyage en avion qui l'a amené à Lyon. Une fois sortis de la chambre, Margaret fait part aux *gones* d'une autre inquiétude. La serviette de son père, qui renfermait plusieurs documents importants, reste introuvable. Seule, la petite valise jaune renfermant ses effets personnels lui a été restituée par les policiers. Les Compagnons évoquent alors leur découverte sur les lieux de l'accident, celle d'une montre anglaise. « *My Goodness!...* » s'exclame la jeune anglaise. Elle affirme que son père a bien voyagé seul et qu'il ne connaissait personne à Lyon. Elle explique aussi que son *poor daddy* est un inventeur qui a travaillé dans l'industrie textile et qu'il a inventé un système spécial pour broder la soie, *afin de remplacer le tissage à la main*. Il pensait présenter les plans de son invention à des industriels à Lyon, capitale de la soierie. Incidemment, on apprend qu'Harry Simson n'est gère fortuné et qu'il comptait beaucoup sur le succès de ses travaux *pour faire fortune*... Veuf depuis cinq ans, l'inventeur est distract, comme bon nombre de chercheurs. C'est sa fille Margaret qui l'a pris en charge. Ayant suivi ses travaux de près, la jeune anglaise est persuadée que son invention est parfaitement au point. Mais si les plans ont été volés, ses projets d'avenir sont anéantis. Elle avoue aussi être fiancée à un certain David. Margaret qui avait l'intention de se marier avec ce dernier ne se résout pas à abandonner son père qui, privé des fruits de son invention, n'aura pas les moyens d'employer une gouvernante faisant office de secrétaire... Son fiancé est le fils d'un riche fabricant de *bowlers hats*, autrement dit des chapeaux melon. William Heddle est même fournisseur de la cour de Sa Gracieuse Majesté. Margaret comptait beaucoup sur la vente du brevet de son père pour combler la grande différence de classe sociale qui existe entre les deux familles. Avant de se quitter, les Compagnons et la jeune anglaise échangent leurs adresses afin de correspondre. Mady donne la sienne, rue des Hautes-Buttes tandis que Margaret inscrit ses coordonnées sur une carte de visite.

MARGARET SIMSON - 77, Hanover Street - LONDON WI

© Albert Chazelle, Hachette



Harry Simson, le père de Margaret, a un visage britannique bien identifiable, qui n'est pas sans nous rappeler celui de l'acteur anglais David Niven (se souvenir des films « La Grande Vadrouille » et « Le Cerveau » de Gérard Oury).

© Albert Chazelle, Hachette



Derrière Mady, on aperçoit une silhouette fugitive s'envolant, la serviette de Harry Simson en main, ce dernier restant inanimé près de la voiture accidentée.



A la fin de la seconde guerre mondiale, Lyon comptait 77 journaux dont six quotidiens : quatre du matin et deux du soir (« L'Écho du Soir » et « Lyon-Libre » qui a eu jusqu'à 3 éditions quotidiennes !)

- **Le Progrès (de Lyon)** est né en 1859, une véritable institution qui existe toujours !

- **La Dernière Heure Lyonnaise** : le grand quotidien des Alpes de la vallée du Rhône. Édition lyonnaise du **Dauphiné Libéré**, parue de 1955 à 1980, ce titre devient **Lyon Matin** en 1980 jusqu'à 2007.

- **L'Écho-Liberté**, quotidien d'information, paraît de 1948 à 1977, ce titre provient d'une fusion de **La Liberté** (Lyon. 1944) et de **L'Écho du Sud-Est**. Il absorbe **La Dépêche de Lyon** en 1945, et **Décideurs Rhône-Alpes**. Il devient **Le Journal quotidien Rhône-Alpes** en 1977, Ed. Lyon (14 rue de la Charité) : **Le Journal** (parution de 1977 à 1987).

- **Le Progrès soir Dernière sprinte** : **Le Journal de Lyon**, paraît de 1959 à 1980, succède à « **Le Journal du Soir** », ce titre devient **Le Progrès soir** en 1980 jusqu'en 1982.

LE PROGRÈS



La série des « *Six Compagnons* » n'a pas été la seule à être transférée en Angleterre ! En effet, en 2025, le cinquième opus cinématographique de la famille Tuche nous entraîne au Royaume Uni, jusqu' à la cour du Roi d'Angleterre ! Avec en prime l'intervention d'une inspectrice de Scotland Yard ! Film populaire s'il en est, ce n'est de loin pas le meilleur de la série même si on a plaisir à retrouver ses personnages pittoresques, originaires de Bouzolles, petite ville imaginaire du nord de la France ! La série a débuté en 2011 et surfe sur un succès qui ne se dément pas (« *God save the Tuche* » a fait trois millions d'entrées). Notez que les Tuche ne semblent pas apprécier la panse de brebis farcie qui leur est servie, ce plat malodorant n'entrant pas dans leurs habitudes culinaires ! (il s'agit du haggis !)



Pour faire couleur locale, Paul-Jacques Bonzon parsème son récit d'expressions anglaises et, la plupart du temps, il ne les traduit pas. Comme s'il mettait ses lecteurs à la place de ses personnages, ignorant la langue de Shakespeare. Il est vrai qu'une langue étrangère inconnue est déstabilisante, notamment pour s'expliquer ou simplement comprendre. Noter que les Compagnons dialoguent essentiellement avec des francophones : la famille Heddle, ainsi que Margaret, connaissent fort heureusement la langue de Molière ! Sans compter de nombreux autres figurants qui interviennent au cours du récit, pour le plus grand bonheur des Compagnons ! Le restaurateur du « *Cochon de lait* », une secrétaire de la clinique *Saint-Patrick*, un pensionnaire âgé de la « *Tulip-Home* »...

Paul-Jacques Bonzon semble avoir fait l'impasse sur la **Beatlemania** qui s'était emparée des fans à partir de la fin 1963... Que l'on peut étrangement comparer à la **Lisztomania** que j'avais abordée à propos du « *Piano à queue* »...

Jugeait-il ses Compagnons trop jeunes pour apprécier la musique des quatre de Liverpool ?...



MADY : LA MADELEINE DE PROUST ?

Nombreux sont ceux qui se sont interrogés sur l'origine du prénom donné à la seule fille du groupe des Six Compagnons. Comme chacun sait, Mady est le diminutif de *Madeleine*... Cela m'a rappelé la fameuse *Madeleine de Proust*.



Est-elle une réminiscence chez l'auteur, un écho du passé, un souvenir de jeunesse qui aurait pu lui inspirer ce personnage central dans sa série ?... On ne le saura certainement jamais mais il est agréable d'envisager cette éventualité. Mady est une jeune fille parfaite, dont les précieuses intuitions sont d'une grande utilité pour les Compagnons. Elle n'a ni frère, ni sœur et a tissé un lien étroit avec Tidou, le narrateur, depuis qu'elle l'a assisté dans la quête de son chien Kafi. Paul-Jacques Bonzon ne craint pas d'affirmer *qu'une fille vaut bien six garçons* ! L'auteur était père de deux enfants : un fils, Jacques, et une fille, Isabelle, qui ont aussi très bien pu l'inspirer !

UN CERTAIN JEAN MURAY...

Peut-être de façon assez malicieuse, Paul-Jacques Bonzon a-t-il attribué le nom de Murray (avec deux r) au principal criminel de cet épisode de la série des « *Six Compagnons* », Herbert Murray le maître d'hôtel. Or, la Librairie Hachette a pendant de nombreuses années fait appel aux services d'un certain Jean Muray... C'est l'occasion de mentionner brièvement cet auteur-traducteur trop méconnu. J'ai vainement tenté de trouver une notice biographique dans le « *Dictionnaire des écrivains français pour la jeunesse* » de Nic Diamant, un ouvrage que j'ai fréquemment consulté. Aucune mention n'est faite de cet écrivain-traducteur !... Encore moins un document photographique !...

Jean Marcel Paul Muray (1905-1980) est né à Saumur le 18 octobre 1905, l'année de la mort d'un autre très grand écrivain français : Jules Verne. Il est le fils de Marcel Muray. Il épouse la fille du Docteur Frilley, *mort pour la France*. Le mariage avec Denise Frilley a lieu le mercredi 28 juin 1944 à Angers. L'article que j'ai consulté précise qu'il est lauréat de l'Académie Française (Prix Lange obtenu en 1944 pour « *La Ballade des Tordus* » publié en 1943). Le couple aura un seul fils prénommé à l'état civil : Philippe Marie Yves Muray, né le 10 juin 1945. Celui-ci sera essayiste romancier français. Il décède à l'âge de 60 ans, le 2 mars 2006, des suites d'un cancer du poumon.

Pour en revenir à son père, Jean Muray, voilà ce que la notice de Wikipédia en dit : « *Jean Muray (1905-1984)*, est un écrivain francophone de romans pour la jeunesse et un traducteur d'auteurs anglo-saxons (Jack London, Herman Melville, Rudyard Kipling, Barbara Cartland, etc.). Il a traduit plus de 234 œuvres. »

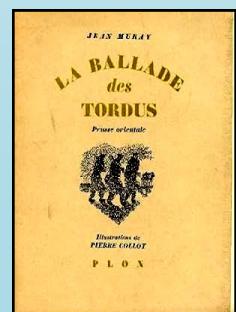
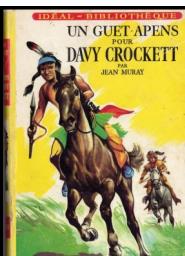
Il est assez étonnant que cet auteur, au vu de sa production massive, soit un parfait inconnu plongé dans un anonymat assez incompréhensible. Parmi ses œuvres, on peut citer :

Trois titres de la série « *Davy Crockett* » parus dans l'Idéal-Bibliothèque (seul « *Un guet-apens pour Davy Crockett* » porte son nom d'auteur), la série « *Monica* » (3 titres), publiée dans la Bibliothèque Verte.

En tant que traducteur, il est crédité pour :

- « *Cricketto* » (5 titres), série publiée dans la Nouvelle Bibliothèque Rose,
- « *Richard Bolitho* » (6 titres) dans la Bibliothèque Verte,
- deux titres de la série du « *Docteur Dolittle* » dans l'Idéal-Bibliothèque,
- 13 épisodes de « *L'Étalon Noir* », de Walter Farley, parus dans la Bibliothèque Verte,
- « *Les Pisteurs* », série de trois épisodes dans la Nouvelle Bibliothèque Rose,
- quatre titres de Walt Disney... Certains épisodes des « *Trois jeunes détectives* »...

Pour ne citer que les livres Jeunesse édités par Hachette !



UNE SURPRENANTE INVITATION

Une fois rentrée en Angleterre, Margaret donne de ses nouvelles aux Compagnons. Le voyage du retour s'est bien passé mais son père n'a toujours pas retrouvé la mémoire. *Le cadre familial*, préconisé par les médecins n'a pas été suffisant pour guérir le pauvre Harry Simson. Sa fille également n'est guère optimiste, d'autant que ses projets de mariage avec le dénommé David sont compromis.

De leur côté, les Compagnons se sont rendus dans un commissariat de police où un inspecteur les reçoit. La découverte de la montre anglaise, la disparition de la serviette, ne l'ont guère convaincu, d'autant, il est vrai, qu'aucune plainte n'a été déposée. Une nouvelle fois, Gnafron se plaint de ne pas être pris au sérieux par la police, ce qui est effectivement le cas. Mais les Compagnons ne se tiennent pas pour battus et décident d'enquêter auprès des principales soieries de Lyon. Malheureusement, leur jeune âge ne leur facilite pas la tâche. Ils se trouvent la plupart du temps éconduits. Cependant, la chance finit par leur sourire. C'est à la *Manufacture de Soieries du Sud-Est*¹ qu'un ingénieur finit par les écouter, intrigué par l'insistance de ces *gones*. Il reconnaît qu'un individu leur a présenté des plans d'un nouveau métier, *originaux et extrêmement séduisants*. Cependant, deux planches importantes manquaient, rendant le travail inutilisable. Cet homme a bien promis de les apporter sous huit jours mais personne ne l'a jamais revu. L'ingénieur donne la description de l'individu :

[...] *Plutôt grand, d'un blond un peu roux, avec un visage anguleux et une curieuse démarche[...]*

Harry Simson a donc bien été dévalisé. Une chance que, dans sa distraction, l'inventeur ait oublié une partie de ses plans. Les Compagnons décident alors d'en informer Margaret.

C'est Tidou, *le plus fort en anglais*, qui rédige le télégramme destiné à Margaret Simson. Sous les yeux de Gnafron et de Corget (Mady est absente car elle se trouve à Vaugneray chez sa grand-mère), le maître de Kafi a beaucoup de mal à mettre sa missive sous la forme condensée qui lui est imposée. S'exprimer par écrit, n'est pas toujours chose facile. Paul-Jacques Bonzon se serait-il représenté par Tidou ?...

Il lui arrivait en effet d'éprouver des difficultés pour boucler certains de ses récits, dont des épisodes de sa série emblématique...



Corget face à l'inspecteur de police pour le moins sceptique.



© Albert Chazelle, Hachette

(1) : Voir « **La soie à Lyon, les canuts et le mouvement ouvrier lyonnais** - P.G. Flacsu, histoire et généalogie »

Mais c'est Mady qui leur apporte une extraordinaire nouvelle : un courrier de David, le fiancé de Margaret qui les invite à Londres, tous frais payés !

Londres, 22 juin.

Chers jeunes amis,

Permettez-moi de vous appeler ainsi, bien que je ne vous connaisse pas. J'ai beaucoup entendu parler de vous par Margaret. Je sais également que ma fiancée vous a parlé de moi. Nous n'oublierons jamais, tous les deux, que vous avez sauvé son père.

Depuis son retour à Londres, ma fiancée est toujours préoccupée par la santé de son cher daddy. À plusieurs reprises, elle a manifesté le regret de n'avoir rien fait pour vous remercier. Je sais qu'elle aurait aimé vous inviter en Angleterre. Alors, je prends cette initiative à mon compte... et en cachette.

Mes parents vous accueilleront avec empressement. Surtout, ne refusez pas. Vous me chagrineriez. Bien entendu, je me charge de tous les frais et de l'organisation du voyage par avion. Vous recevrez les billets en temps voulu. Insistez auprès de vos parents pour qu'ils vous laissent partir. Dès aujourd'hui, occupez-vous des papiers et autorisations nécessaires.

Je compte donc sur votre venue en vous demandant de ne rien dire à Margaret. Votre arrivée sera pour elle une surprise.

DAVID HEDDLE

39 Regent Street

London W.I.

P.S. – N'oubliez pas de faire vacciner votre chien. Sans cette précaution, il serait mis en quarantaine en arrivant en Grande-Bretagne... Et excusez mon français peut-être incorrect. Depuis mon année d'études dans votre beau pays, j'ai un peu oublié la langue.

Ainsi, tous les Compagnons, y compris Kafi, sont conviés à Londres. Gnafron en profite pour rappeler, dans une note de bas de page, un récent exploit du chien de Tidou réalisé à Pierroux dans l'épisode de « *L'Avion Clandestin* »... dans lequel il est question d'un petit avion de tourisme italien qui s'est écrasé dans les Alpes... L'auteur semble avoir voulu faire la transition avec le voyage aérien qui attend désormais les Compagnons, le premier de leur existence... mais en avion de ligne.



Un petit air de Chapeau melon et Bottes de Cuir ?



En France, « *Chapeau melon et Bottes de Cuir* », célèbre série télévisée britannique a été diffusée à partir du 4 avril 1967 sur la deuxième chaîne de l'O.R.T.F...soit six ans après sa création originale.

L'univers très british a pu inspirer Paul-Jacques Bonzon, notamment le chapeau melon (et le parapluie) que portait Patrick Macnee (1922-2015) qui incarnait l'agent John Steed.

À partir de 1965, il était accompagné d'une charmante et sexy partenaire en la personne de Diana Rigg (1938-2020), alias Emma Peel.

Un cocktail d'action, d'espionnage, de mystère et de suspense...

Une autre série que celle des « *Six Compagnons* », dans un domaine différent certes, mais finalement pas si éloignée et qui, à mon avis, devait intéresser le même public.

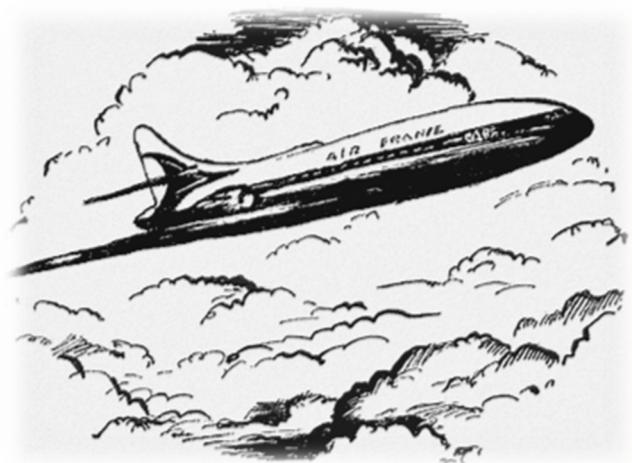


D'étrange façon, il semble que les parents des Compagnons aient été extrêmement difficiles à convaincre, ce voyage à l'étranger paraissant les inquiéter au plus haut point. Jusqu'à présent, cependant, ils avaient laissé beaucoup (trop ?) de liberté à leurs enfants, leur autorisant de parcourir des centaines de kilomètres à vélo sur des routes beaucoup plus dangereuses qu'un court vol aérien. Certes, l'Angleterre est un pays étranger mais ce n'est pas non plus une terre inconnue d'autant que les Compagnons seront pris en charge et ne logeront pas à la belle étoile comme dans le passé ! Aussi, ces réticences parentales peuvent apparaître assez surprenantes dans ce contexte de voyage collectif...

Quoiqu'il en soit, le fiancé de *Miss Simson* a tout organisé. C'est à *l'aérodrome* de Lyon-Bron que les Compagnons vont embarquer à bord d'une Caravelle d'Air-France *qui assure une liaison matinale avec l'Angleterre*. C'est tout un évènement ! Seul, le père de Bistèque qui a fait son service militaire dans l'armée de l'air a pris l'avion ! 21 personnes (parents, frères et sœurs) en tout sont venus accompagner les Compagnons jusqu'à la salle d'embarquement. Moins de deux heures de vol les attendent. Et voilà l'imposant appareil qui décolle avant de prendre rapidement de l'altitude. Bientôt, l'appareil survole les côtes de la Manche, à la verticale du Tréport. Puis c'est l'atterrissement probablement à l'aéroport de Londres-Gatwick, situé au nord-est de Londres, que l'auteur ne nomme pas...

[...] « *Please! Passports!... Identity cards!... Open the luggage!... Have you got anything to declare? » [...]*

Les Compagnons sont plongés dans le bain dès leur arrivée. S'ils ont en règle, une vaccination de Kafi trop tardive semble poser problème aux douaniers britanniques. Par chance, une légère entorse au règlement, leur permet d'entrer librement sur le territoire. Mais un autre souci attend bientôt les *gones*. Personne ne semble les attendre au *London-Air-port, pas de David Heddle* ! Que faire, sinon attendre l'arrivée du fiancé de Margaret qui avait promis d'être présent lors de leur descente de l'avion. Heureusement, ce dernier ne tarde pas à arriver tout essoufflé et confus de son retard, victime d'un embouteillage de la circulation, fréquent dans la capitale anglaise.



L'auteur fait voyager ses Compagnons à bord d'un appareil de la compagnie Air-France. Nombreux sont ceux qui ont regretté qu'ils n'aient pas traversé la Manche à bord d'un ferry comme la plupart de leurs compatriotes.



© Albert Chazelle, Hachette

Comme ses camarades, c'est la première fois que Mady prend l'avion. On sait la jeune fille très émotive et ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'elle regarde le paysage extérieur à travers le hublot. L'auteur a cependant précisé que ce type de transport aérien était le plus sûr qui soit. Reste une légitime anxiété que certains autres Compagnons doivent partager.

« Ça y est, Tidou ! nous sommes en l'air. » s'exclame-t-elle.



HEDDLE, le nom de famille donné à David, le fiancé de Margaret, se traduit en français par « *lisso* », une pièce de métier à tisser !

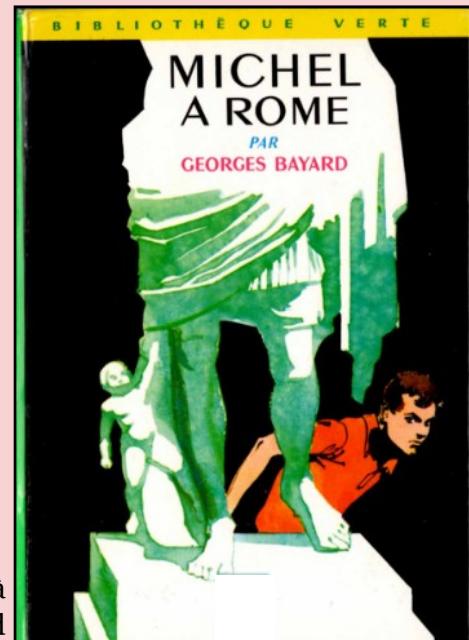
Une lisso, lice ou aiguille est un composant de métier à tisser. Chaque fil de chaîne passe au travers de l'œillet central d'une lisso. En soulevant ou en abaissant certaines lisses, le tisserand ouvre un passage entre deux nappes de fils de chaîne. Cette ouverture, dénommée « pas » ou « foule », permet le passage de la navette, qui insère un fil de trame entre les deux nappes. Une lisso est typiquement faite en fil métallique ou en ficelle et est dotée d'un œillet en son centre. Les lisses sont montées dans des cadres (ou « lames »), suspendus au harnais du métier à tisser. Chaque cadre peut être élevé ou abaissé par le tisserand au moyen d'une pédale. (Wikipedia en Français)



Paul-Jacques Bonzon n'a donc pas choisi ce patronyme anglais au hasard. L'auteur s'est amusé à glisser dans ses récits plusieurs indices passés inaperçus aux yeux de ses jeunes lecteurs. À nous de les découvrir aujourd'hui !



Caravelle



En 1965, Georges Bayard avait envoyé Michel son héros à Rome. Le jeune garçon avait effectué son voyage à bord d'un avion. C'est peut-être la raison pour laquelle Paul-Jacques Bonzon a utilisé ce même mode de transport... Les Six Compagnons ne devaient pas passer pour les « *parents pauvres* » de la Bibliothèque Verte. C'était peut-être le sentiment de l'éditeur.

Dans les années soixante, prendre l'avion n'était pas si courant, notamment pour les *gones*.

Notre ami Paxson rappelle aussi la mauvaise réputation que la *Caravelle* avait. Ce type d'appareil était impliqué dans une quinzaine d'accidents ou d'incidents seulement entre 1960 et 1968 – il n'y a qu'en 1962 et en 1965 qu'il n'y a pas eu de problèmes ou de victimes ! Donc, ce n'était pas très rassurant pour les parents des Compagnons¹ !...

(1) : voir : https://fr-academic.com/dic.nsf/frwiki/46659#Ann.C3.A9es_1960

Pour transporter le petit groupe, David Heddle a décidé d'utiliser la camionnette qui appartient à l'entreprise de son père :

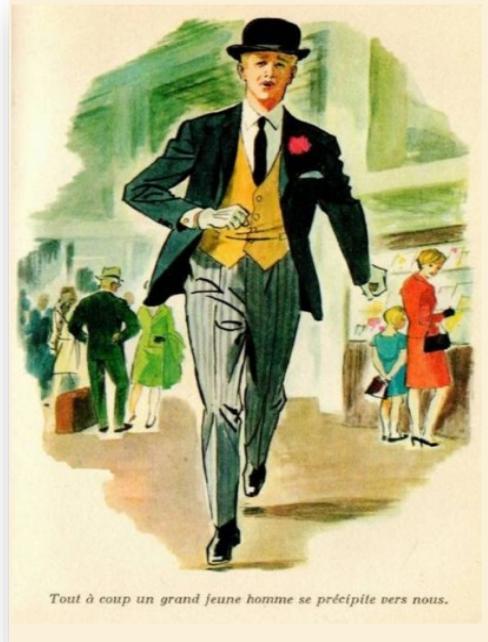
**WILLIAM HEDDLE ET FILS -
Chapeliers - Fournisseurs de la cour de Sa Majesté**

C'est une sorte de camionnette à carrosserie de bois, comme il en existait beaucoup en Angleterre et qui sert habituellement à la livraison des chapeaux.

Mady prend place à l'avant avec Kafi, tandis que les autres Compagnons s'entassent avec leurs bagages à l'arrière du véhicule. Puis celui-ci démarre et s'engage à gauche de la chaussée, ce qui n'est pas sans effrayer les *gones* ! Le fiancé de Margaret, tout en conduisant, apprend aux Compagnons qu'ils ont décidé de faire hospitaliser le père de la jeune fille dans une clinique privée. En effet, son état ne s'est pas amélioré et commence à devenir inquiétant. Il leur confie aussi qu'il a mis en sécurité chez lui les pages du plan qui manquaient au voleur de Harry Simson. Le jeune homme avoue aussi à ses jeunes amis que ses parents sont un peu « *vieux jeu* ». Tout en se rendant au domicile de sa fiancée, à qui il a réservé la surprise de cette invitation, David en profite pour donner un aperçu de la capitale anglaise aux Compagnons. Défilent alors successivement sous leurs yeux : La Tamise, bien plus large que le Rhône, Buckingham Palace, le château de la reine, Trafalgar Square, de sinistre mémoire, Piccadilly Circus... Une véritable balade touristique est offerte aux *gones* qui découvrent Londres et ses principaux centres d'intérêt. Cependant, il est temps de se rendre au 77 Hanover Street, domicile de Margaret Simson. Bien que David lui ait fixé rendez-vous à 11 heures, personne ne répond à son coup de sonnette. La jeune fille s'est peut-être absente pour rendre visite à son père à la clinique où il a été admis. Cette clinique est toute proche, aussi David se propose d'y faire un saut. Un quart d'heure plus tard, il est de retour. Personne n'a vue sa fiancée ce matin-là. Commençant à s'inquiéter sérieusement, David descend chez le gardien afin de se procurer un double d'une clé de l'appartement.

La chambre de Margaret est vide mais en désordre. Le lit est défait et la lampe de chevet est même restée allumée. Cependant, Kafi semble s'intéresser au plafond. À l'étage supérieur, se trouve un grenier qui sert d'atelier à l'inventeur. Les Compagnons se ruent sur l'escalier qui monte vers les combles et découvrent un étrange tableau.

Margaret gît au sol, entravée et bâillonnée. Pour une surprise, c'est une surprise, mais pas celle qu'on attendait !



Le très aristocratique David est vêtu comme un prince. Il porte le même prénom qu'Édouard VIII (1894-1972) qu'on appelait usuellement David avant son accession au trône. David était le prénom d'usage au sein de la famille. Margaret, le prénom de sa fiancée, nous fait penser à Margaret du Royaume-Uni (Margaret Rose 1930-2002) membre de la famille royale britannique, sœur cadette de la reine Élisabeth II.



Voici, la jeune Margaret, en chemise de nuit, en bien mauvaise posture. Après avoir été agressée au domicile de son père, la jeune fille a été ligotée, bâillonnée et on lui a même mis un bandeau sur les yeux ! Notez que cette vignette fait écho à l'illustration de couverture sur laquelle Margaret est saisie par le poignet d'une main inconnue. Cette fois, Albert Chazelle a préservé le suspens en masquant l'identité du coupable, contrairement à sa précédente illustration de couverture de « L'émetteur pirate » où il avait révélé l'existence d'un sous-marin de poche dès le début !

Margaret a été attaquée !

David Heddle se précipite. Miss Simson est attachée, assise, à un pied de table, un bandeau devant les yeux, un bâillon sur la bouche. La tête penchée sur l'épaule, elle paraît inconsciente.

« Aidez-moi ! crie son fiancé affolé. Détachez les cordes ! »

David a tôt fait de ranimer sa *darling* en lui faisant boire de l'alcool, en l'occurrence du whisky, boisson appropriée pour ce pays. C'est un remède prisé par l'auteur semble-t-il car il l'utilise chaque fois que l'occasion lui est donnée... Pas sûr que la faculté approuve l'absorption de boisson alcoolisée chez une personne inconsciente ! Margaret s'exclame *Good Lord !* Ce qui signifie *Bon seigneur !* En apercevant les Compagnons regroupés autour d'elle, la fiancée de David se croit revenue à Lyon. Puis, ayant retrouvé ses esprits, elle fait le récit de ce qui s'est passé.

Elle respire profondément puis, par bribes de phrases, elle explique :

« Oui, cette nuit. Il était deux heures du matin quand je me suis éveillée. Je n'avais plus sommeil. J'ai allumé pour lire. Au bout d'un moment, j'ai entendu de petits bruits dans le grenier. J'ai cru que des souris profitait de l'absence de mon père pour batifoler. Mais, tout à coup, quelque chose est tombé sur le plancher, quelque chose de trop lourd pour avoir été renversé par ces bestioles. Je me suis dressée sur mon lit, l'oreille tendue, et j'ai cru percevoir des pas dans l'atelier, des pas qui faisaient craquer le plancher.

— Pourquoi, *darling*, ne m'avez-vous pas alerté par téléphone ?

— J'ai eu peur de réveiller aussi vos parents, avec la sonnerie... et je me suis dit que vous me prendriez pour une bien petite fille si je m'étais trompée. Alors, je me suis levée. Sur la pointe des pieds, je suis montée jusqu'au grenier, à tâtons. La porte était entrebâillée. J'ai tendu le bras pour appuyer sur le bouton de la lumière. Au même moment, une main a saisi mon poignet, une autre s'est appliquée sur ma bouche pour m'empêcher de crier. En quelques instants, je me suis trouvée ligotée, bâillonnée, aveuglée par un bandeau. »

David s'apprête à alerter la police mais Margaret l'en dissuade. Elle ne souhaite pas que son père soit davantage perturbé par un interrogatoire. De plus, rien n'a disparu, puisque les précieux documents se trouvent chez les Heddle. Mady suggère avec raison que si l'individu n'a pas parlé en présence de Margaret, c'est que cette dernière devait connaître sa voix !

Face aux évènements qui viennent de se produire, et à la frayeur rétrospective et bien compréhensible de la jeune anglaise, les Compagnons ont modifié leur plan. Initialement, il avait été prévu qu'ils logent au vaste domicile de William Heddle où plusieurs chambres leur ont été réservées. Mais, en définitive, ils vont trouvé refuge dans le grenier-atelier d'Harry Simson. La mère de David a fait transporter plusieurs matelas au domicile de sa future belle-fille. Quant à Mady, elle occupait la chambre de l'inventeur, celui-ci étant toujours hospitalisé en clinique. De cette façon, Margaret peut être rassurée, son agresseur ne se risquera plus chez elle. La veille au soir, les Compagnons prennent *leur repas chez William Heddle dans une luxueuse salle à manger où le service, fait par un maître d'hôtel stylé, les avait fortement impressionnés*. C'est pourquoi, ce soir-là, Tidou, le narrateur, a beaucoup de mal à trouver le sommeil, assis sur son matelas posé à même le sol du grenier-atelier de Harry Simson.

© Albert Chazelle, Hachette



Qu'elles que soient les circonstances, Albert Chazelle prend un malin plaisir à dessiner les Compagnons vêtus d'un pyjama ! Ici, on voit Tidou pensif suite aux derniers évènements. Une élégance poussée à l'extrême car certaines conditions d'hébergement posent question.

Blackmoor est-il complice ?

Le lendemain matin, les Compagnons ont droit à *un breakfast du tonnerre*, suivant les dires de Mady. *Un vrai petit-déjeuner à l'anglaise* : porridge, bacon-eggs (œufs au lard), beurre, marmelade et l'irremplaçable boisson britannique, le thé ! Un menu qui n'est cependant pas du goût des *gones* peu habitués à ce type d'aliments. C'est Kafi qui vient discrètement à leur aide en avalant le porridge, *une fade bouillie*. Sitôt le breakfast terminé, Margaret propose à ses jeunes invités de rendre visite à son père qui, comme on le sait, est hospitalisé dans une proche clinique. Si proche même que le petit groupe s'y rend à pied, sans utiliser les transports en commun, notamment ces étonnantes bus rouges à impériale. Harry Simson semble aller mieux. Il ne porte plus de pansement à la tête et présente un visage reposé. Malheureusement, il ne garde toujours aucun souvenir de son accident. Et comme il n'a conservé aucun double de ses précieux plans, la partie semble mal engagée.

Sur le chemin du retour de la clinique, les Compagnons sont surpris par une averse et se mettent à courir sous la pluie car, grave imprudence à Londres, ils n'avaient pas songé à se prémunir de leurs imperméables. Arrivés dans le hall de l'immeuble de Margaret, le gardien les interpelle de façon peu aimable : « *Wipe your feet !* », les enjoignant à s'essuyer les pieds sur le paillason. Puis survient un incident qui n'est pas sans nous rappeler celui qui avait eu lieu dans « *L'Homme au Gant* »... Par inadvertance, en retirant son mouchoir de sa poche, Tidou fait tomber la fameuse montre anglaise devant le concierge (dans l'épisode précédent, c'était le fameux gant à quatre doigts !). Ce dernier semble stupéfait durant un court instant, comme s'il avait reconnu l'objet. Ce qui n'est pas sans intriguer les Compagnons, notamment Mady qui questionne Margaret à propos du gardien.

[...] *Je le connais depuis toujours, dit-elle. Il est d'origine écossaise. C'est un vieux célibataire. Son nom est James Blackmoor[...]*

La jeune anglaise reconnaît qu'il est un peu « *soupe au lait* », mais c'est un brave homme. Elle paraît même horrifiée lorsque ses jeunes invités lui font part de leurs soupçons. Elle le connaît depuis qu'elle est toute petite. L'homme semble n'avoir qu'un défaut : celui d'avoir un penchant pour la bière anglaise. Margaret précise *qu'il n'est jamais ivre*. Cependant, le flair de Kafi ne trompe pas. Après un petit temps, la fiancée de David est bien forcée de le reconnaître : la montre trouvée sur les lieux de l'accident de son père semble bel et bien avoir appartenu à James Blackmoor, le gardien de son immeuble... Preuve supplémentaire : la montre qu'il porte au poignet paraît neuve ! La fille de Harry Simson a pourtant du mal à admettre la culpabilité du dénommé Blackmoor; celui-ci semble être un habitué d'un *pub*, autrement dit *une sorte de café où on consomme surtout de la bière anglaise*. Le gardien, on le sait, a un faible pour cette boisson. Durant son absence, Gnafron propose de fouiller son logement, notamment son petit *living-room*, afin d'étayer leur accusation. Margaret se récrit devant un tel procédé qu'elle trouve déloyal. Sur ce, David sonne à la porte d'entrée. Il vient chercher ses jeunes amis ainsi que sa *darling* car tous sont invités chez ses parents pour le *lunch*. En quelques mots, Margaret le met au courant de la situation. Le jeune homme, qui connaît un peu Blackmoor, a alors l'idée de l'inviter au pub, de le faire boire et de le faire parler *dans l'air lourd de fumée*... Pour l'instant, il s'agit de gagner Regent Street au plus vite car le groupe est déjà en retard. « *All right !* » dit David après avoir fixé rendez-vous avec le gardien pour le soir même. William Heddle et son épouse les accueillent une nouvelle fois dans leur luxueuse salle à manger. *Les gones de la Croix-Rousse* sont toujours autant intimidés par le maître d'hôtel, très guindé dans son habit noir. Leur hôtesse dit alors que son employé est au service de la maison Heddle depuis peu de temps mais qu'il donne toute satisfaction. Elle n'a jamais eu un *butler* aussi stylé (autrement dit un majordome).



© Albert Chazelle, Hachette

© Albert Chazelle, Hachette

© Albert Chazelle, Hachette



Le Tondu, coiffé d'un chapeau melon de la maison Heddle, est méconnaissable, d'autant qu'il est habillé comme un Lord anglais ! Kafi le regarde en aboyer.



James Blackmoor est le gardien de l'immeuble dans lequel réside Margaret et Harry Simson.

Après le repas servi en grande pompe, David Heddle emmène *ses jeunes amis* visiter une usine de fabrication de chapeaux melon où une machine vient de tomber en panne. L'occasion de se rendre dans le quartier de Whitechapel, près de la célèbre Tour de Londres et du fameux Pont sur la Tamise. La Tour de Londres qui abrite les joyaux de la couronne ? « *That's right !* » approuve le fiancé de Margaret qui, pendant ce temps, s'est absenteé pour rendre visite à son père. Il est déjà cinq heures, l'heure du thé ! Les Compagnons n'échappent pas à cette tradition au *tea room* où David les conduit. Puis, retour à Hanover Street où Margaret les attend. Tandis que son fiancé rejoint James Blackmoor pour l'inviter au pub, la jeune fille dit aux Compagnons qu'elle n'approuve pas cette façon de faire. David ne se comporte pas comme un *gentleman* mais Mady lui assure que c'est nécessaire si on veut retrouver les plans de son père. Le temps passe. Enfin, des pas dans l'escalier. La porte s'ouvre, c'est bien David mais, stupeur, il est accompagné par James Blackmoor lui-même !...

Nous reconnûmes avec stupeur James Blackmoor. Le gardien avait un visage étrange, un visage bouleversé plutôt que celui d'un homme qui a trop bu.

En apercevant Miss Simson., il se précipita vers elle, lui saisit les mains et se mit à parler très vite, sur un ton suppliant :

« *Dear Miss Simson !... I am so sorry !... I don't...* »

Nous ne comprîmes pas grand-chose à ce qu'il disait. Mais, à plusieurs reprises, je retins le mot *watch*, c'est-à-dire « montre ».

Une fois le gardien reparti, Margaret s'écrie « *J'en étais sûre !...* » En quelques mots, elle explique aux Compagnons ce qui vient de se dire. La montre retrouvée sur les lieux de l'accident appartient bien à Blackmoor mais il n'a jamais été en France. Cette montre, il l'a perdue au pub un soir de beuverie et ne l'a jamais retrouvée. Mady veut en savoir davantage et propose de questionner le gardien à ce sujet. Accompagnés de Margaret et de David qui serviront d'interprètes, les Compagnons gagnent le logement de Blackmoor pour l'interroger. Ce dernier avoue parfois avoir abusé de *cette damnée bière anglaise*. Il reconnaît avoir parlé de l'invention du père de Margaret à un certain Peter Bradson qui travaille dans un restaurant français de Londres : « *Le Cochon de lait* », *dans le quartier de Soho, à deux pas de Piccadilly Circus*. Mais il assure qu'il s'agit d'un honnête homme qui n'a pas eu de chance dans la vie. Ce ne peut pas être lui qui a agressé la fille d'Harry Simson. David semble satisfait de la tournure des choses : « *All right, darling !...* » dit-il à sa fiancée. Dès le lendemain, il promet de se rendre à Soho et de rencontrer le patron du « *Cochon de lait* », restaurant où il a dîné à plusieurs reprises.

À Regent Street, chez les Heddle, il n'est bien sûr pas question d'évoquer cette affaire. David ne veut pas inquiéter inutilement ses parents, surtout sa mère qui est *très émotive*. Le lendemain matin, si ce sont Margaret et Mady qui préparent le breakfast (*avec le même porridge pâteux et gluant*), les Compagnons aident à ranger la vaisselle... Cependant, un coup de téléphone de David prévient qu'il a un empêchement pour midi. Devant se rendre à Colchester, dans une usine de son père, il ne pourra pas déjeuner au *Cochon de Lait* comme prévu. C'est pourquoi, les Compagnons décident d'y aller eux-mêmes, après avoir confié Kafi à Margaret qui promet de l'emmener avec elle à la clinique de son père. Le patron du restaurant qui emploie Peter Bradson est un méridional jovial qui répond de bonne grâce aux jeunes détectives. Il leur fournit l'adresse de son employé, assez éloignée mais

Il nous restait du temps avant midi. Cependant, nous n'avions jamais pris le métro puisqu'il n'en existe qu'un en France et qu'aucun d'entre nous n'était jamais allé à Paris.

« Tant pis, fit la Guille, c'est trop important. Nous nous débrouillerons ! »

directe en métro. Les Compagnons empruntent donc ce moyen de transport souterrain qui est nouveau pour eux. Le métro londonien est à la fois le plus ancien et le plus étendu du monde. On l'appelle couramment *Le Tube*. Ils parviennent sans encombre à l'adresse indiquée par le restaurateur. Par prudence, Mady préfère s'adresser à une voisine afin de ne pas éveiller les soupçons. La vieille dame, qui lui ouvre la porte, la renseigne tant bien que mal. Elle confirme la maladie de la fille de Peter Bradson, la petite Élisabeth (qui, dans la série, deviendra ensuite Zabeth !). Souffrant d'une bronchopneumonie, la fillette avait été hospitalisée à l'Hôpital Saint-Patrick. Une secrétaire de cet établissement, par chance parlant français, confirme ses dires. Le père de la gamine venait lui rendre visite tous les jours, ce qui bien sûr l'innocente au grand désespoir de Gnafron, qui s'arrache sa tignasse !

Revenus en retard à Regent Street, Madame Heddle leur apprend que son fils David sera absent pour le repas. Tout comme Herbert, le maître d'hôtel, souffrant, qui a été remplacé par une domestique.

Ce qui intrigue au plus haut point Tidou qui manque de s'étrangler, non pas par *la cuisine anglaise plutôt fade*, mais par une constatation qu'il vient de faire : l'absence du Maître d'hôtel !

© Albert Chazelle, Hachette



William Heddle, l'aristocratique père de David, passionné d'histoire, se désole de la prochaine disparition en Angleterre du chapeau melon auquel il doit sa fortune.

La première ligne du métro lyonnais ouvre le 9 décembre 1974 par la transformation d'une ligne de funiculaire en chemin de fer à crémaillère entre les stations Croix-Paquet et Croix-Rousse. Une curieuse coïncidence, ne trouvez-vous pas ?



© Albert Chazelle, Hachette

Mady a préféré sonner à la porte du 9, Coalway Street plutôt qu'au 7, le domicile de Peter Bradson. Ce qui lui permet de se renseigner discrètement sur les voisins de la vieille dame qui la reçoit. Son anglais rudimentaire lui permet néanmoins d'apprendre ce qu'elle cherchait.



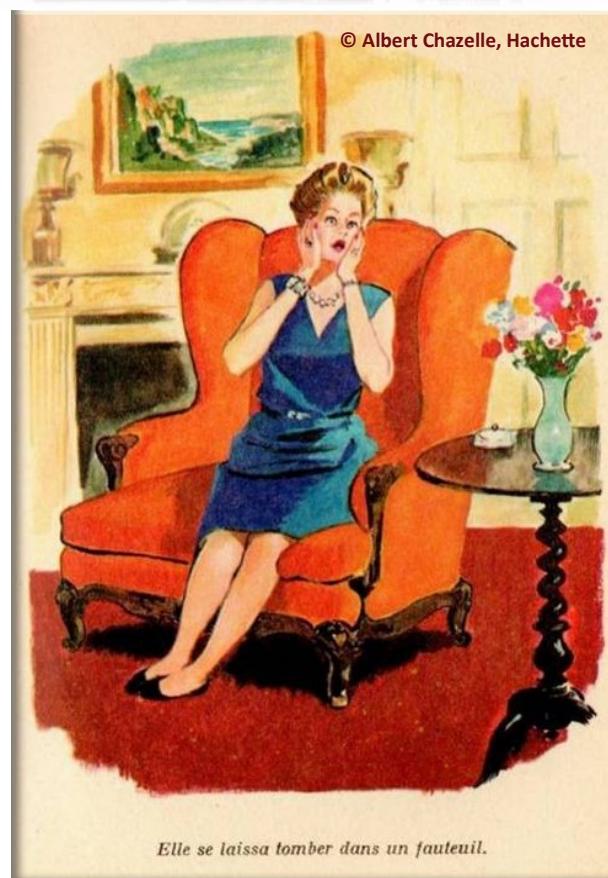
Tidou, assis entre La Guille et Corget, face au couple Heddle, manque de s'étrangler, comme s'il avait avalé de travers. Nous sommes dans la luxueuse salle à manger des parents de David et la jeune serveuse, qu'on aperçoit à droite, remplace Herbert, le maître d'hôtel habituel.

Tidou vient d'avoir une révélation et demande à M. Heddle de vérifier si les documents de Harry Simson sont toujours dans la cachette où David les avait remisés. Après une légère hésitation, l'hôte des Compagnons accepte et se rend dans la chambre de son fils, *située au bout de l'appartement*. Il déniche la clef de l'armoire à sa place habituelle, *derrière un volume des œuvres complètes de Shakespeare*. Mais, après avoir ouvert l'unique tiroir de l'armoire :

« *My God!... Les plans!... Ils ne sont plus là !* »

Calmement, Tidou explique à ses hôtes que le voleur ne peut être personne d'autre que leur maître d'hôtel ! Madame Heddle a du mal à l'accepter : *Herbert est un homme correct, presque un gentleman...* Mais le maître de Kafi insiste. Le majordome ne s'est-il pas absenté le mois dernier pendant plusieurs jours ? C'est effectivement le cas mais il venait de perdre son père et l'avait appris en recevant un télégramme¹... De plus, à son retour, il avait invoqué une mauvaise chute qui expliquait sa démarche boitillante... probablement à la suite de l'accident de voiture d'Harry Simson dont il devait être le passager. Enfin, il connaissait probablement notre langue et même très bien la comprendre. C'est David lui-même qui, la veille, avait parlé de l'endroit où il avait caché les fameux documents, renseignant à son insu le maître d'Hôtel.

(1) : Dans « *Le Mystère du Parc* », un autre malfrat avait invoqué le décès de sa mère pour justifier son absence auprès de son employeur fleuriste.



Mme Heddle est stupéfaite et s'effondre sur un fauteuil. Herbert devait être ce nommé Thomas qui buvait avec Bradson et Blackmoor, auquel il avait dérobé sa montre. C'est aussi sûrement lui qui a agressé Margaret, sans prononcer un mot, car la jeune fille connaissait trop bien sa voix ! Mme Heddle se récrie de nouveau : elle ignorait en effet ce qui s'était passé dans le grenier-atelier d'Harry Simson. Qu'importe ! Sans plus attendre, William Heddle s'empare du téléphone et compose le numéro de Scotland Yard. Par malchance, une importante manifestation de dockers mobilise les forces de l'ordre qui ne peuvent donner suite à la demande du père de David.

Le coupable se nomme Herbert Murray et loge au 12 Green Street à Lowfield, de l'autre côté de la Tamise. M. Heddle ne peut malheureusement pas les y conduire car sa mauvaise vue lui interdit de conduire une voiture, heureusement, une ligne de bus, numéro 35, dessert ce faubourg. Tidou demande alors à son épouse *qu'elle lui procure un vêtement ayant appartenu à Murray pour le faire flirer à son chien*. La mère de David lui fournit l'habit noir que son maître d'hôtel endossait pour son service ainsi que ses gants blancs. Ce sont ces derniers que Tidou choisit car ils sont moins encombrants. Les Compagnons dévalent l'escalier et courrent vers Hanover Street chez Margaret pour récupérer Kafi. Puis, sans tarder, à Piccadilly Circus, ils aiment un gros bus rouge à deux étages, un 35. Les *gones* se précipitent à bord au moment où un receveur intervient : « *Sorry!... No dogs!...* » Les chiens ne sont pas admis dans les autobus ! Les Compagnons font preuve alors de présence d'esprit : La Guille propose de dissimuler Kafi sous l'imperméable du Tondu, le seul à avoir emporté de Lyon un vêtement de pluie. Le brave chien comprend qu'il lui faut ne plus bouger pour que ce stratagème fonctionne. Et le plan marche ! Les Compagnons attendent impatiemment l'arrêt de Lowfield. Il s'agit maintenant de trouver la Green Street. Un vieux monsieur à qui Gnafron s'est adressé répond : « *Next street but one, on the left.* » C'est Mady qui assure la traduction : « *Prochaine rue sauf une sur la gauche... Ce qui doit vouloir dire la deuxième rue.* »

[...]Le numéro 12 est une sorte d'hôtel qui porte le nom de « *Tulip Home* » : *Pension des Tulipes*[...]

Les Compagnons pénètrent dans le bâtiment et une vieille dame à qui les *gones* ont demandé le nom de Murray leur répond « *M. Murray is away.* » En fait, le maître d'hôtel a quitté le *Tulip Home* ce matin avec armes et bagages et il n'a pas laissé d'adresse.

La piste est rompue. L'individu a pris la fuite, prouvant par là-même sa culpabilité. Les Compagnons sont sur le point de reprendre le bus pour rentrer lorsque la Guille s'écrie : « *Vite ! Cachons-nous !* ».

Il vient d'apercevoir Murray qui s'avance dans leur direction sur l'autre trottoir. L'homme semble effectivement retourner à la pension, aussi incroyable que cela puisse paraître.



Mme Heddle fournit à Tidou la paire de Gants que Herbert Murray portait pendant son service.

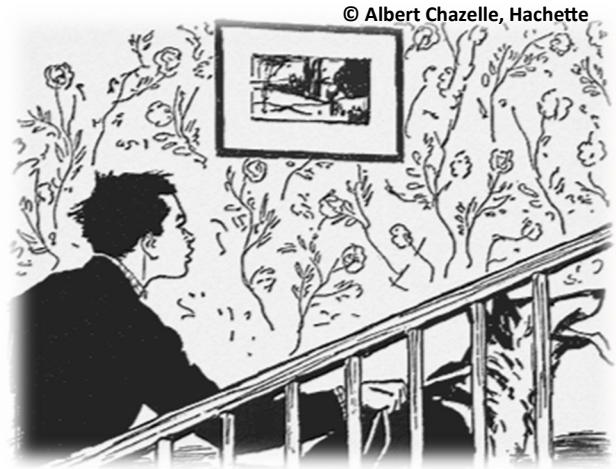
© Albert Chazelle, Hachette



Mady paraît bien petite face au bobby qui mesure près de deux mètres.

Le Retour de Murray à la pension

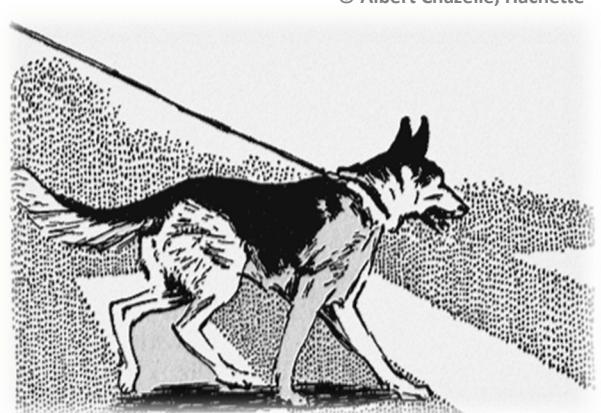
Prudemment, les Compagnons sortent de leur cachette pour voir Murray pénétrer dans la *Tulip Home* d'où ils viennent. Tandis que Mady et la Guille partent à la recherche d'un policeman, leurs autres camarades se dirigent vers la pension et y entrent à leur tour. La logeuse, à qui ils s'adressent, semble inquiète et invite avec insistance les *gones* à sortir. Une fois de plus, Kafi qui a senti la paire de gants blancs du majordome, tire violement sur sa laisse et échappe à son maître. Tidou se lance à la poursuite de son chien qui bondit vers l'escalier. Au moment où il saisit sa lanière, une porte s'ouvre : c'est le maître d'hôtel qui s'apprête à sortir. Affolé, il referme vivement la porte à double tour. Gnafron tente d'alerter Scotland yard par téléphone au moment où la logeuse, qui se méprend sur ses intentions, intervient et appelle à l'aide « *Help!...* ». Des pensionnaires accourent dont l'un, heureusement, *parle assez bien le français*. Corget lui explique ce qui se passe. Son interlocuteur paraît surpris : Herbert Murray, un malfaiteur !... « *My Godness!... Un homme si correct...* » À ce moment-là, on entend du bruit qui vient de la chambre du maître d'hôtel. Le Tondu veut même enfonce la porte, il en est cependant empêché par le vieux monsieur. Sur ce, Mady et la Guille sont de retour, accompagnés d'un bobby, *un grand gaillard haut de deux mètres*. Celui-ci commence par frapper poliment à la porte mais, bien entendu, personne ne lui répond. Il demande alors à la logeuse de lui fournir un double de la clef de la chambre, ce que la vieille femme s'empresse de faire. Mais, comme on pouvait s'y attendre, l'oiseau s'est envolé ! Le malfrat a arraché plusieurs lames du vieux plancher et s'est laissé tomber par ce trou jusqu'au rez-de-chaussée. C'est le bruit de sa chute qui a été entendu. Cette fois, le bobby réagit : il y a eu une dégradation à l'intérieur d'un immeuble. Sans plus attendre, il se lance à sa poursuite en invitant les *gones* et leur chien à le suivre. De la buanderie où il a atterri, Murray s'est enfui dans une courte dont la porte est restée ouverte. Puis il a escaladé un mur de briques haut de deux mètres, ce qui lui a permis de rejoindre une ruelle qui l'a conduit à Green Street. Mais, un peu plus loin, Kafi, tirant toujours sur sa laisse, entraîne le petit groupe jusqu'à un arrêt d'autobus. D'après le Tondu, la piste est coupée car Murray a dû emprunter ce moyen de transport pour fuir le quartier qui devenait malsain pour lui. Cependant, la course poursuite reprend peu à peu, le maître d'hôtel ayant visiblement renoncé à attendre un bus.



© Albert Chazelle, Hachette
Course poursuite dans l'escalier de Tulip-Home.
Tidou a déjà repris son chien en main, semble-t-il.



Le dénommé Herbert Murray s'aperçoit que c'est à lui qu'on en veut ! Une seule solution s'impose : la fuite pour échapper à ses poursuivants, les Compagnons et leur chien !



© Albert Chazelle, Hachette
Kafi a été dressé en chien policier. À plusieurs reprises, l'auteur nous le précise même si cet exercice ne nous a jamais été relaté. On connaît son flair infaillible qui, bien souvent, a permis le dénouement heureux de nombreux épisodes de la série.

MADY EN AUXILIAIRE DE POLICE

© Albert Chazelle, Hachette



Malgré les protestations du bobby, les Compagnons suivent Kafi jusqu'à la porte d'une nouvelle pension : « *Daisy Boarding House* », la Pension des Marguerites en français. Le policeman sonne à la porte. Une logeuse, qui ressemble beaucoup à celle de la *Tulip-Home*, lui ouvre la porte. Elle assure qu'elle n'héberge aucun Herbert Murray. Le Bobby lui demande alors de consulter le registre sur lequel elle est tenue d'inscrire l'identité de ses pensionnaires. Installés par discrétion dans le living-room de la vieille dame, Mady a tôt fait de relever un nom : celui d'Harold Marland, très proche de celui d'Herbert Murray ! Les mêmes initiales qui doivent figurer sur son linge personnel¹. Au même moment, Kafi a entendu du bruit dans le vestibule. C'est le maître d'hôtel qui, une nouvelle fois, s'enfuit emportant avec lui sa valise. Les Compagnons se lancent à sa poursuite. Le Tondu recommande toutefois à Mady de se tenir à l'écart, par sécurité. Et bien lui en prend. Le fuyard brandit un revolver. Deux coups de feu claquent, ce qui oblige les *gones* à se mettre à l'abri. Le bobby ne peut répliquer car *les policiers anglais ne sont jamais armés*. Ce qui n'empêche pas le courageux policeman de se lancer à ses trousses. Tidou lâche alors son chien qu'il a dressé pour désarmer un malfaiteur (avec un pistolet à amorces !). Kafi se met à courir en zigzag pour éviter les balles. Au dernier moment, il parvient à dévier l'arme de Murray qui vient néanmoins de toucher le bobby à la cheville. Le policier s'affaisse sur le trottoir tandis que les Compagnons, aidés par des passants, parviennent à maîtriser le maître d'hôtel de Madame Heddle. Le policier est rapidement secouru par un médecin et des infirmiers qu'une ambulance vient de déposer. « *Thank you !* fait il aux *gones*, « *Thank you, my good fellow !* (Merci mon copain !). Sur ce, deux voitures de police surgissent. Dans la première, on emmène Herbert Murray. Les *gones* sont invités à monter dans la seconde.

« Où nous conduit-on ? demande Mady encore toute pâle.

— À Scotland Yard ! »

Scotland Yard !... Le fameux Scotland Yard des romans policiers qui me donnaient le frisson, le soir, dans mon lit, à Lyon. Ah ! si jamais j'avais pensé qu'un jour !...

(1) : ce fait est confirmé par un agent secret dans un épisode de la série « *Langelot* » édité dans la Bibliothèque Verte : *Langelot sur la Côte d'Azur* (1976) du Lieutenant X, alias Vladimir Volkoff.

À SCOTLAND YARD

© Albert Chazelle, Hachette

Les Compagnons sont en fait conduits au nouveau Scotland Yard. Le superintendant qui dirige l'affaire est l'équivalent de notre bon commissaire de police¹.

Une fois dans le bureau de ce dernier, situé comme par hasard au sixième étage du bâtiment, Corget fait le récit des évènements à l'aide d'un traducteur. Encadré par deux *bobbies* de très haute taille, le dénommé Herbert Murray nie tout en bloc. Ses vêtements portent encore les traces des crocs de Kafi. L'intérieur de sa valise, qui est fouillée, ne contient aucun document compromettant. Reste que le maître d'hôtel a fait feu sur un agent de police ! Le Superintendant a du mal à croire toute cette histoire, tout ça pour un simple métier à broder !... Pourtant, les Compagnons insistent sur le côté financier de l'opération, principale motivation du suspect.

Tidou et Kafi, accompagnés de policiers, retournent à la dernière pension occupée par Murray. Dans un premier temps, ils fouillent consciencieusement la chambre sans rien trouver. C'est Kafi, une fois de plus, qui les aiguille sur la cachette utilisée par le malfaiteur. Herbert Murray a dissimulé les précieux documents sous le marbre d'une commode qu'il faut dévisser. En s'envolant, le maître d'hôtel n'a pas eu le loisir de récupérer les plans volés à Harry Simson. Le petit groupe s'empresse de retourner à Scotland Yard où ils retrouvent David et Margaret, prévenus par téléphone.

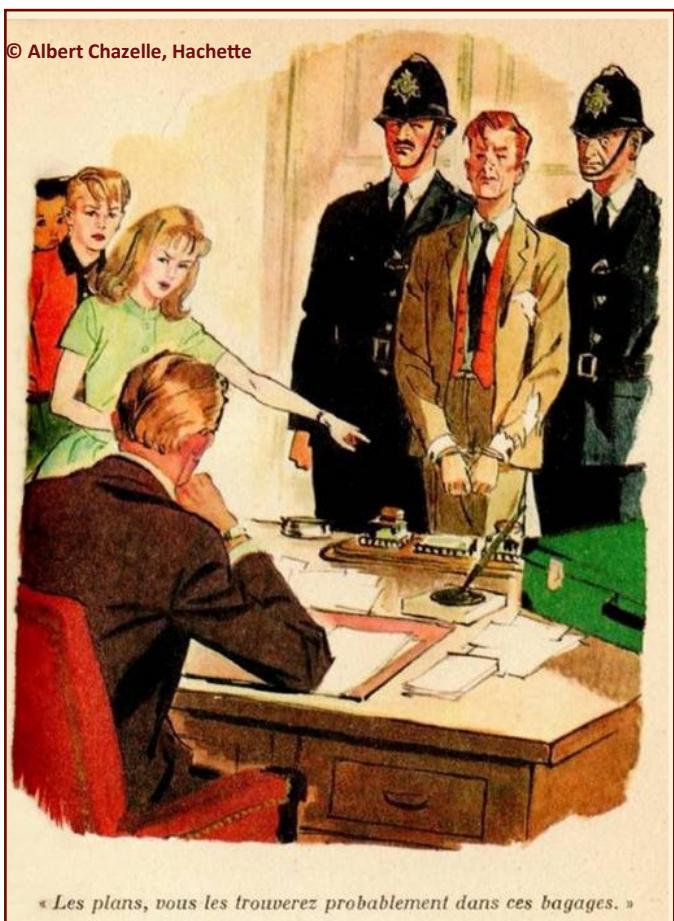
Se voyant perdu, Herbert Murray accuse alors James Blackmoor, le gardien d'immeuble de Margaret Simson. Affirmation vivement démentie par la fille de l'inventeur, outrée d'un tel mensonge.

Le commissaire demande alors à rencontrer cet homme. La fiancée de David Heddle accepte et propose également de faire venir son père dont l'état de santé semble s'être sensiblement amélioré depuis. Il pourrait être capable de reconnaître son agresseur de Lyon. Le policier approuve cette décision par un laconique « *All right !* ». Les deux policiers qui ont accompagné Tidou à la *pension des Marguerites*, emmènent la jeune fille quérir son père et le gardien.

(1) : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Superintendant_\(police\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Superintendant_(police))



Le Superintendant qui mène l'enquête.



« Les plans, vous les trouverez probablement dans ces bagages. »

À Scotland Yard, c'est Mady qui accuse Herbert Murray d'un doigt vengeur. Les autres Compagnons semblent se tenir en retrait.

Jean Muray (1905-1984) est un écrivain franco-phone de romans pour la jeunesse et un traducteur d'auteurs anglo-saxons (Jack London, Herman Melville, Rudyard Kipling, Barbara Cartland, etc.). Il a traduit plus de 234 œuvres. (voir page 13)

Harry SIMSON retrouve la mémoire

Mais le silence se fait de nouveau dans la salle. Miss Simson vient d'arriver, avec son père au regard encore vague et James Blackmoor, visiblement troublé. L'instant est impressionnant. Lentement, appuyé au bras de sa fille, Harry Simson s'avance. À la vue de Murray, il s'arrête. Pendant quelques secondes il fixe étrangement le maître d'hôtel puis tend vers lui un doigt tremblant.

« C'est lui ! s'écrie-t-il soudain. C'est lui ! »

© Albert Chazelle, Hachette

Ce choc émotionnel fait recouvrer la mémoire au père de Margaret « *Je me souviens à présent, je me souviens de tout ...* » affirme-t-il.

Il répond de James Blackmoor qui se trouve incapable de parler face au commissaire. Le pauvre homme n'est pour rien dans cette affaire, même si on a retrouvé sa montre sur les lieux de l'accident. Le père de Margaret se met alors à faire le récit de toute cette histoire.



« Oui, reprend Harry Simson, je reconnais cet homme et mes souvenirs, croyez-moi, sont redevenus parfaitement clairs. Cet individu était monté dans le même avion que moi, au *London Airport*. Je ne l'avais évidemment pas remarqué, puisque je ne l'avais jamais vu. À l'arrivée, les formalités terminées, j'allais monter dans la voiture qui m'attendait, quand il s'est présenté d'une manière très correcte, disant qu'il avait retenu, lui aussi, une voiture sans chauffeur mais qu'il ne l'avait pas trouvée sur le parking. Sans méfiance, je lui ai proposé, comme il s'y attendait, de l'emmener jusqu'au centre de la ville. Il s'est assis à mon côté et j'ai démarré. Il m'a alors expliqué que, représentant d'une importante fabrique de tissus de Manchester, il venait pour affaires à Lyon et que la valise qu'il tenait sur ses genoux, contenait des échantillons. Puis, tout à coup, alors que nous traversions un endroit désert, il dit vivement : "Attention ! ralentissez ! la route est barrée devant nous." Oui, ce sont bien ses paroles exactes. Je me suis penché en avant pour découvrir l'obstacle que je ne voyais pas. Au même moment, j'ai reçu un violent coup sur la tête. Instinctivement, au lieu de me protéger, je n'ai pensé qu'à rattraper le volant qui s'était échappé de mes doigts. Un second coup, plus fort, m'a fait perdre connaissance... Quand je suis revenu à moi, j'étais dans une chambre d'hôpital, tous souvenirs effacés. Mais à présent, monsieur le superintendant, ma mémoire est revenue, parfaitement limpide. Cet homme est bien mon agresseur... et il se trouvait dans le même avion. Il savait donc que je partais en France ce jour-là et pour quelle raison. »

© Albert Chazelle, Hachette

Innocenté par ce récit, James Blackmoor explique alors que le fameux Herbert Murray, qui se faisait appeler Thomas et prétendait travailler dans une banque, l'avait invité à plusieurs reprises à boire *cette damnée bière anglaise* qu'il aimait trop, souvent avec son ami Bradson. En fait, c'était pour le faire parler au sujet d'Harry Simson. C'est cet individu qui avait dû lui voler sa montre un soir où il avait trop bu pour s'en apercevoir. Tout honteux, le gardien promet de ne plus toucher à cette boisson alcoolisée.

Mais en fait, que vaut un serment d'ivrogne me direz-vous ?...



C'est dans un pub qu'Herbert Murray faisait parler James Blackmoor devant une chope de bière anglaise.

ÉPILOGUE

En quelques mots, Herbert Murray complète ce qu'on sait déjà. C'est par hasard à Regent Street, en faisant son service, qu'il a appris l'existence du projet et des plans du métier mis au point par le père de Margaret. Ce dernier avait aussi négligé de déposer un brevet... Il avait vainement tenté de les voler dans le grenier-atelier d'Hanover Street. Et n'avait pu les dérober à Harry Simson sur le chemin de l'aéroport, puisque sa fille avait accompagné son père jusqu'à London Airport. C'est donc en France qu'il avait agressé l'inventeur pour lui voler sa serviette (avec un marteau !), non sans avoir été blessé dans l'accident lorsque la voiture avait versé dans le talus.

Tout est dit ! Les *bobbies* emmènent le malfaiteur en prison en attendant qu'il soit jugé et sévèrement puni, pour avoir tiré presqu'à bout portant sur un policeman.

« *C'est tout simplement formidable* ! » Malicieusement, Mady emprunte l'expression favorite du Tondu et évoque le prochain mariage entre Margaret et David, auquel plus rien ne s'oppose.

Un épanchement sentimental a alors lieu dans le bureau du superintendant, ce qui n'est pas sans gêner ce dernier ! Il est très rare que l'auteur évoque ce type de comportement dans sa série.

Puis le policier s'enquiert auprès de Tidou sur les origines de Kafi. Il s'étonne que son chien ne soit pas anglais car, c'est bien connu, les plus fins limiers sont britanniques. Parle-t-il seulement ou des chiens ou bien des célèbres personnages de la littérature anglaise tels que Sherlock Holmes et Hercule Poirot ?...

En quittant Scotland Yard, la fameuse horloge de Big Ben égrène... *six coups* !

Décidemment le « Six » fait référence aux Compagnons et l'auteur multiplie les clins d'œil !

Pour fêter l'évènement, David propose d'inviter toute l'équipe, y compris son futur beau-père, dans un *tea -room* qu'il connaît. Le vrai thé anglais est irremplaçable !

La suite (et la fin) de cet épisode a lieu à Lyon, plus exactement sur les pentes de la Croix-Rousse. Margaret et David ont fait leur voyage de noces à Nice, sur la Côte d'Azur (que les Compagnons ne tarderont pas à découvrir dans « *Le secret de la calanque* » !). Leur train doit arriver en gare de Perrache à 15 h 58, quelle précision horaire !...

C'est une motrice électrique qui tracte le Vintimille-Paris et qui marque l'arrêt en gare de Perrache. Le règne des machines à vapeur touche à sa fin. Un couple de citoyens britanniques descend d'une voiture. C'est Margaret, vêtue d'un splendide manteau de fourrure (comme on n'en fait plus !) et David qui porte un pardessus clair : Mister & Mrs Heddle !



Tidou, en train de cirer ses chaussures, avant même de retrouver les protagonistes de cet épisode qui a trouvé sa solution grâce au remarquable travail du fidèle Kafi, toujours à ses côtés.

MARGARET ET DAVID À LYON



© Albert Chazelle, Hachette

Sans être princier, le couple Margaret et David forme un beau duo. Les deux jeunes anglais sont toujours élégamment vêtus, même si le jeune homme a troqué son chapeau melon contre une casquette écossaise. Mais laissons le mot de la fin à l'auteur :

« Hello ! Nous sommes si heureux de vous revoir », s'écrie le mari de Margaret en lâchant ses valises pour venir à nous.

Et, riant de nos mines ahuries :

« Bien sûr, vous me reconnaîtrez à peine avec cette casquette ! C'est tellement plus pratique que le chapeau melon. Tant pis pour la réputation de notre maison. À mon retour à Londres, je la garderai. »

Ravie de nous retrouver, Margaret, pardon Mme Heddle, nous embrasse de bon cœur et caresse Kafi qui lui fait fête.

« Ah ! mes jeunes amis, quelle joie de se retrouver à Lyon, tous ensemble, pour effacer le mauvais souvenir que j'avais gardé de votre ville. »

FIN

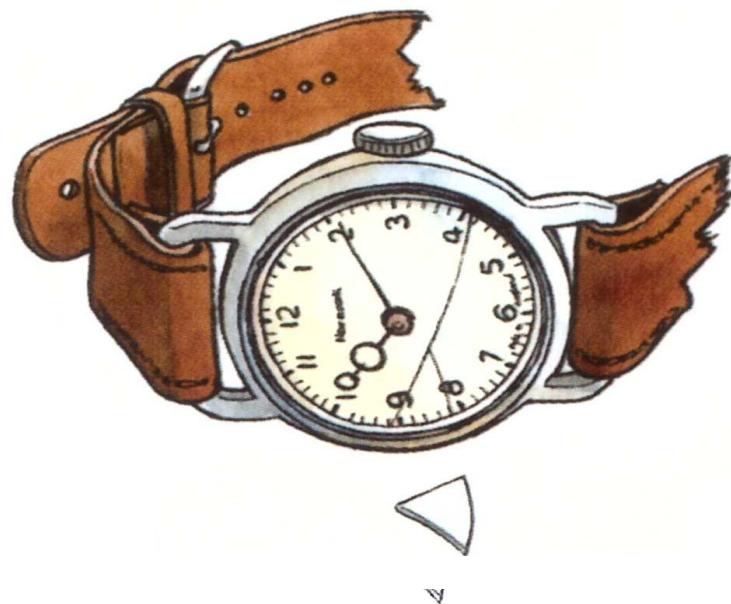


LES SIX COMPAGNONS DANS LES CLASSIQUES DE LA ROSE

Paul-Jacques Bonzon

Les Six Compagnons à Scotland Yard

LE DOSSIER



 hachette
JEUNESSE

DEUX ÉDITIONS BIEN DIFFÉRENTES !

Dans ce domaine spécifique de la littérature jeunesse, c'est une entreprise risquée, voire casse-gueule ! Après avoir longuement hésité, je me suis décidé à étudier, de guerre lasse, la nouvelle édition de cet épisode publié dans « **Les Classiques de la Rose** » en 2010. Il faut l'admettre, c'est un travail à la fois minutieux et laborieux. Mais, arrivé à ce stade de la série, il m'était difficile d'ignorer ce qui est proposé aujourd'hui aux jeunes lecteurs âgés de 8 à 12 ans.

L'éditeur avait précisé qu'il avait « **revu** » le texte de Paul-Jacques Bonzon, une façon élégante d'indiquer qu'il avait été en grande partie refait. L'utilisation de termes spécifiques et le vocabulaire des dialogues, révèlent clairement les intentions d'Hachette. Chercher à moderniser un texte âgé de plus de quarante ans, c'est compliqué...

Pour vous donner une idée, j'ai pris la liberté de reproduire le premier chapitre de cet épisode en plaçant côté à côté les deux versions. L'édition originale de 1968, diffusée sous sa forme cartonnée dans la Bibliothèque Verte, et la version toute récente, publiée en format broché d'une taille légèrement supérieure à celle de son aînée.

C'est à vous maintenant de comparer et d'évaluer la pertinence de ce choix éditorial qui pourrait surprendre les inconditionnels de la série dont, la plupart d'entre nous, font partie sans fausse honte !



© Hachette Livre, 1968, 1989, 2000, 2010 pour la présente édition.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Le texte de la présente édition a été revu par l'éditeur.

Hachette Livre, 43, quai de Grenelle, 75015 Paris.



CHAPITRE PREMIER UN ACCIDENT

C'ÉTAIT un jour de juin, pour ainsi dire le premier beau jour de l'année, tant le printemps s'était montré avare de soleil. A la sortie de l'école, Gnafron leva le nez en l'air en disant :

« Ce grand ciel bleu me donne une envie folle de voir des avions..., pas seulement là-haut, mais de près. Si nous allions faire un tour à l'aéroport? Le soir, entre sept et neuf heures, des



chapitre 1

Un accident

C'était un jour de juin. Le premier beau jour de l'année aussi, tellement le printemps s'était montré avare de soleil.

À la sortie du collège, Gnafron leva le nez en l'air en disant :

— Ce grand ciel bleu me donne envie de voir des avions. Et de près ! Si on allait faire un tour à l'aéroport ? Le soir, entre sept et neuf heures, il y a des décollages et des atterrissages tous les quarts d'heure.

Bistèque, le fils d'un commis-boucher de la Croix-Rousse, hocha la tête.

— D'accord, mais on dînera à quelle heure ?

— Il n'y a qu'à emporter un casse-croûte ; on



avions décollent ou atterrissent à chaque instant. »

Bistèque, le fils d'un commis boucher de la Croix-Rousse, hocha la tête.

« D'accord, mais à quelle heure dînerons-nous ?

— Emportons un casse-croûte; nous mangeons sur l'herbe en regardant les avions et nous nous rafraîchirons à la buvette de l'aérodrome.

— Formidable ! clama le Tondu en jetant en l'air le béret qui cachait son crâne chauve depuis qu'une singulière maladie avait fait tomber ses cheveux jusqu'au dernier.

Corget, un authentique « gone¹ » de la Croix-Rousse et la Guille, le fantaisiste de la bande, approuvèrent eux aussi. Quant à moi, Tidou, j'étais, bien sûr, ravi. Depuis les vacances de Pâques nous n'avions fait aucune sortie ensemble. Jeudis et dimanches, vent et pluie s'étaient relayés pour nous cloîtrer à la maison.

« Et Mady ? s'inquiéta le Tondu. Elle aimerait sûrement pique-niquer avec nous. Je me charge de la prévenir. Allez préparer vos victuailles. Rendez-vous à six heures, devant la « caverne. »

La bande se dispersa comme une volée de moineaux. Je rejoignis en courant ma rue de la Petite-Lune. J'expliquai notre projet à maman, sans oublier de dire que nous n'avions aucun devoir pour le lendemain.

1. Nom familier donné à tous les enfants, à Lyon.

mangera sur l'herbe en regardant les avions et on boira une limonade à la cafétéria de l'aéroport.

— Formidable ! s'exclama le Tondu en jetant en l'air le béret qui cachait son crâne chauve depuis qu'une curieuse maladie avait fait tomber tous ses cheveux.

Corget, un vrai « gone¹ » de la Croix-Rousse, et la Guille, le poète de la bande, approuvèrent eux aussi. Quant à moi, Tidou, j'étais, bien sûr, ravi. Depuis les vacances de Pâques, nous n'avions fait aucune sortie ensemble. Chaque jeudi² et chaque dimanche, le vent et la pluie s'étaient relayés pour nous bloquer à la maison.

— Et Mady ? s'inquiéta le Tondu. Elle aimerait sûrement pique-niquer avec nous. Je vais la prévenir. Allez préparer les sandwichs. Rendez-vous à six heures, devant la « caverne ».

La bande se dispersa comme une volée de moineaux. Je rejoignis en courant ma rue de la Petite-Lune. J'expliquai notre projet à maman, précisant bien que nous n'avions aucun devoir pour le lendemain.

1. Nom familier donné à tous les enfants à Lyon.

2. Jusqu'en 1972, le jeudi était, en France, le jour où les enfants n'allait pas à l'école. Il a ensuite été remplacé par le mercredi.

« Je vous comprends, fit maman. A votre âge, on a besoin de se dépenser. Je te demande seulement de ne pas rentrer trop tard.

— Promis, maman. D'ailleurs, avec Kafi, nous ne risquons rien. »

Kafi était mon chien, un magnifique chien-loup, dressé comme un chien policier. Lui aussi faisait partie de la bande. En entendant son nom, mon brave chien se dressa sur les pattes de derrière, posa celles de devant sur mes épaules et pointa sa truffe noire contre mon nez avec l'air de dire : « Tu es chic de m'emmener, Tidou. Je m'ennuie tellement entre quatre murs ! »

Dès six heures moins le quart, lesté de deux œufs durs, d'une tranche de jambon large comme les deux mains et d'un énorme quignon de pain, je descendis avec mon chien vers notre fameuse « caverne », un atelier de tisserand abandonné, au bas d'une « côte » qui porte le nom curieux et terrifiant de Rampe des Pirates.

Gnafron et la Guille s'y trouvaient déjà. Corget et Bistèque arrivèrent un instant après moi... puis le Tondu et Mady, saluée par de grands rires.

Mady, la seule fille de la bande, n'était ni maniérée ni garçonnière. Toute simple, très franche, elle ne manquait pas d'idées ingénieuses et ses fameuses « intuitions », comme disait le Tondu, nous avaient souvent tirés d'affaire dans

— D'accord, fit-elle. À votre âge, on a besoin de se dépenser. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas rentrer trop tard.

— Promis ! Et puis, avec Kafi, on ne risque rien.

Kafi était mon chien, un magnifique chien-loup, dressé comme un chien policier. Lui aussi faisait partie de la bande. En entendant son nom, il se dressa sur ses pattes de derrière, posa celles de devant sur mes épaules et pointa sa truffe noire contre mon nez, l'air de dire : « Tu es sympa de m'emmener, Tidou. Je m'ennuie tellement entre quatre murs ! »

Dès six heures moins le quart, équipé de deux œufs durs, d'une tranche de jambon large comme mes deux mains et d'un énorme morceau de pain, je descendis avec mon chien vers notre fameuse « caverne », un atelier de tisserand abandonné, en bas d'une côte qui porte le nom étrange et terrifiant de Rampe des Pirates.

Gnafron et la Guille s'y trouvaient déjà. Corget et Bistèque arrivèrent un instant après moi... puis le Tondu et Mady, saluée par de grands rires.

Mady, la seule fille de la bande, n'avait rien d'un garçon manqué. Toute simple, très franche, elle ne manquait pas d'idées ingénieuses et ses fameuses « intuitions », comme disait le Tondu,

10 LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

nos aventures. Pour mon compte, je lui étais éperdument reconnaissant d'avoir sauvé mon chien, enlevé par d'odieux malfaiteurs¹.

« J'avais peur que maman ne me laisse pas sortir le soir, fit-elle. Il faudra que je sois rentrée pour dix heures. Partons vite ! »

Nos vélos étaient prêts. Toujours impatient, le petit Gnafron sauta sur le sien le premier et, jambes écartées, pieds loin des pédales pour imiter les ailes d'un avion, se laissa emporter à toute vitesse le long des pentes de la Croix-Rousse, ce vieux quartier lyonnais perché sur la colline et peuplé de tisserands.

C'était l'heure difficile, celle de la sortie des ateliers et bureaux. Au centre de la ville, la circulation était hallucinante. Je surveillais sans cesse mon chien qui, conscient du danger, trotait derrière mon vélo, le nez contre le garde-boue.

Une fois sorti de la ville, rien de plus simple pour atteindre l'aérodrome. Ah ! quel plaisir de retrouver la campagne, de vrais arbres vigoureux, de la vraie herbe sur laquelle on pourrait marcher sans qu'un agent vienne nous tirer par la manche.

En trois quarts d'heure, nous fûmes à pied d'œuvre. Abandonnant les vélos, la bande s'installa sur le gazon tandis que Kafi, ivre de liberté,

1. Voir : *Les Compagnons de la Croix-Rousse*.

LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD 11

se mettait à tourner éperdument sur lui-même pour attraper sa queue.

C'était le meilleur moment de la journée pour le trafic aérien. Caravelles, Boeings, D.C.8 atterrissaient ou décollaient sans arrêt.

« Moi, soupira Gnafron, je donnerais cher pour faire un voyage à bord d'un de ces engins.

— J'en connais un autre, approuva Bistèque, mais ce n'est pas pour demain, à moins qu'on m'offre le voyage... et toi, Mady, tu aimerais t'envoler pour un pays inconnu ?

— L'avion n'est pas plus dangereux que l'auto... mais, comme tu dis, pour moi aussi ce n'est pas pour demain.

— Bah ! fit la Guille, l'air malicieux, moi un voyage dans les airs ne m'effraierait pas. Je craindrais plutôt les repas, à bord. On ne sert, paraît-il, que du caviar.

— Du caviar ? reprit Bistèque.

— Des œufs de poisson, en conserve.

— Tu en as mangé ?

— Jamais. Mais ça ne vaut peut-être pas une bonne tranche de saucisson. »

A ce mot « saucisson » nos estomacs tressaillirent. Une subite fringale s'empara de nous. En un clin d'œil, les victuailles s'éparpillèrent sur l'herbe pour la plus grande joie de Kafi qui, lassé de courir après sa queue, reniflait le contenu des sacs.

nous avaient souvent tirés d'affaire dans nos aventures. Moi, je lui étais particulièrement reconnaissant d'avoir sauvé mon chien, enlevé par des malfaiteurs¹.

— J'avais peur que maman ne me laisse pas sortir ce soir, expliqua-t-elle. Il faudra que je sois rentrée pour dix heures. Partons vite !

Nos vélos étaient prêts. Toujours impatient, le petit Gnafron sauta sur le sien le premier et, les jambes écartées, les pieds loin des pédales pour imiter les ailes d'un avion, se laissa emporter à toute vitesse le long des pentes de la Croix-Rousse, ce vieux quartier lyonnais perché sur la colline et peuplé de tisserands.

C'était l'heure de la sortie des ateliers et des bureaux. Au centre-ville, la circulation était hallucinante. Je surveillais tout le temps mon chien qui, conscient du danger, trotait derrière mon vélo, le nez contre le pare-chocs.

Une fois sorti de la ville, rien de plus simple pour atteindre l'aéroport. Ah ! Quel plaisir de retrouver la campagne, de vrais arbres, de la vraie herbe !

En trois quarts d'heure, nous fûmes arrivés. Abandonnant les vélos, la bande s'installa sur le

1. Voir *Les Six Compagnons de la Croix-Rousse*, dans la même collection.

gazon tandis que Kafi, ivre de liberté, se mettait à tourner sur lui-même pour attraper sa queue.

C'était le meilleur moment de la journée pour le trafic aérien. Caravelles, Boeings, D.C. 8 atterrissaient ou décollaient sans arrêt.

— Moi, soupira Gnafron, je donnerais tout pour faire un voyage à bord d'un de ces engins.

— Pareil... reconnut Bistèque. Mais ce n'est pas pour demain, à moins qu'on m'offre le voyage... Et toi, Mady, tu aimerais t'envoler pour un pays inconnu ?

— J'adorerais... mais, comme tu dis, moi non plus, ce n'est pas pour demain.

— Moi, fit la Guille, l'air malicieux, une seule chose me ferait peur à bord d'un avion : les repas ! Il paraît qu'on ne sert que du caviar !

— Du caviar ? reprit Bistèque.

— Des œufs de poisson, en conserve. Un plat de luxe !

— Tu en as déjà mangé ?

— Jamais. Mais ça ne vaut sûrement pas une bonne tranche de saucisson.

Au mot « saucisson », nos estomacs gargouillèrent. En un clin d'œil, les provisions s'éparpillèrent dans l'herbe pour la plus grande joie de Kafi qui, lassé de courir après sa queue, reniflait le contenu des sacs.



12 LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

Il faisait bon pique-niquer en plein air devant le large horizon ouvert devant nous. Quel appétit ! Nous serions volontiers restés là toute la nuit à regarder les avions qui, à présent, évolaient tous feux de bord allumés. Le temps passait si vite ! Soudain, consultant sa montre, Mady s'écria :

« Déjà neuf heures et quart ! Nous avons juste le temps de rentrer. »

Nos affaires ramassées, les pneus à plat regonflés, il faisait nuit quand la caravane se remit en route... mais pas pour longtemps. Nous roulions en file indienne depuis quelques minutes quand mon chien, qui trottait à ma droite, s'arrêta net. Pour ne pas tomber, je lâchai la ficelle passée à son collier.

« Kafi !... Reviens ! »

Il avait disparu ; je criai à mes camarades :
« Stop ! Kafi vient de s'échapper ! »

Les freins de nos vieilles machines grincèrent. J'appelai mon chien de toutes mes forces. Soudain, sans que j'aie pu savoir d'où il venait, il fut près de moi, me tirant par la manche pour m'obliger à descendre le talus de la route, à cet endroit surélevé.

« Que veux-tu me faire comprendre, Kafi ? »

Je connaissais mon chien. Il ne m'aurait pas alerté pour un rat ou un lapin de garenne. Je le suivis.

C'était drôlement agréable de pique-niquer en plein air, face au large horizon. Nous aurions pu rester là jusqu'au matin, à regarder les avions qui, maintenant, roulaient, décollaient et atterrissaient tous feux de bord allumés.

Le temps passait si vite ! Soudain, consultant sa montre, Mady s'écria :

— Déjà neuf heures et quart ! On a juste le temps de rentrer.

Nos affaires ramassées et attachées sur nos vélos, il faisait nuit quand nous reprîmes la route... mais pas pour longtemps. Nous roulions en file indienne depuis quelques minutes quand mon chien, qui trottait à ma droite, s'arrêta net. Pour ne pas tomber, je lâchai la ficelle passée à son collier.

— Kafi !... Reviens !

Il avait disparu ; je criai à mes amis :

— Stop ! Kafi vient de s'échapper !

Les freins de nos vieilles bicyclettes grincèrent. J'appelai mon chien de toutes mes forces. Soudain, sans que j'aie pu savoir d'où il venait, il fut près de moi, me tirant par la manche pour m'obliger à descendre le talus de la route, à cet endroit surélevé.

— Qu'est-ce que tu veux me faire comprendre, Kafi ?

LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD 13

« Attends, me dit le Tondu, je vais t'éclairer. »

À la main, il fit tourner très vite la roue avant de son vélo pour entraîner la petite dynamo et dirigea la lumière du phare vers le bas du talus. Mady poussa un cri :

« Oh ! une auto !... Un accident ! »

D'un bond, toute l'équipe fut en bas. Une voiture gisait dans le champ, sur ses quatre roues, mais avant d'arriver là, elle avait dû faire plusieurs tonneaux comme l'indiquaient son toit cabossé et une portière à demi arrachée. A deux mètres du véhicule, un homme était étendu dans l'herbe. Impressionnée, Mady recula. Je me penchai sur l'inconnu tandis que le Tondu continuait de faire tourner la roue de son vélo pour nous éclairer. Le malheureux chauffeur, blessé à l'avant-bras, perdait son sang en abondance. Il avait dû se couper, en tombant, à l'arête d'une tôle.

« Il s'est sectionné une artère, constata Gorget en voyant le sang gicler. L'accident vient seulement de se produire. »

Je relevai la manche de l'inconnu et appuyai de toutes mes forces mon doigt sur la plaie pour enrayer l'hémorragie. Gorget sortit son mouchoir, le tordit comme un câble, le noua fortement autour du bras, au-dessus de la blessure et demanda à Gnafron de lui chercher un mor-

Je connaissais mon chien. Il ne m'aurait pas alerté pour un rat ou un simple lapin. Je le suivis.

— Attends, me dit le Tondu, je vais t'éclairer.

À la main, il fit tourner très vite la roue avant de son vélo pour entraîner la petite dynamo et dirigea la lumière du phare vers le bas du talus. Mady poussa un cri :

— Oh ! Un accident !

D'un bond, toute l'équipe fut en bas. Une voiture était dans le champ, sur ses quatre roues, mais avant d'arriver là, elle avait dû faire plusieurs tonneaux comme l'indiquaient son toit cabossé et une portière à demi arrachée. A deux mètres du véhicule, un homme était étendu dans l'herbe. Impressionnée, Mady recula. Je me penchai sur l'inconnu tandis que le Tondu continuait de faire tourner la roue de son vélo pour nous éclairer. Le pauvre chauffeur, blessé à l'avant-bras, perdait beaucoup de sang. Il avait dû se couper, en tombant, sur un bout de tôle.

— Il s'est ouvert une artère, constata Corget en voyant le sang gicler. L'accident vient juste de se produire.

Je relevai la manche de l'inconnu et appuyai



14 LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

ceau de bois pour le passer dans le noeud et serrer davantage le garrot.

« Remontons sur la route, dit Bistèque, nous arrêterons la première voiture qui passera en direction de Lyon. »

Hélas ! trois automobilistes passèrent sans répondre à notre appel. Ils nous prenaient pour de jeunes auto-stoppeurs plutôt sans gêne.

« Tant pis, fit Mady, employons les grands moyens. Faisons la chaîne en travers de la route. La prochaine voiture sera bien obligée de s'arrêter. »

Nous nous étions à peine déployés sur la chaussée que deux phares nous aveuglèrent. La voiture fonçait vers nous, sans ralentir.

« Tenez bon ! » cria Mady.

Le véhicule n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres quand le chauffeur, voyant que le barrage ne céderait pas, freina de toutes ses forces. La voiture zigzagua dans un crissement de pneus, avant de s'immobiliser. Bondissant de son siège, furieux, le chauffeur s'apprêtait à nous injurier quand Mady lui cria :

« Venez vite ! Un blessé ! Il perd tout son sang.

— Où ?

— Dans ce champ. »

Le chauffeur dégringola le talus et découvrit le visage exsangue du malheureux.

« Sacrébleu !... Il est mort ?

LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD 15

— Non, reprit Gorget, mais il faut faire vite. Remontez en voiture et prévenez l'hôpital de Grange-Blanche, à deux kilomètres d'ici, sur la droite. »

L'homme regagna sa voiture, démarra à toute vitesse et disparut dans la nuit. Dix minutes plus tard, une ambulance stoppait à notre hauteur. Deux hommes dévalèrent le talus, l'un très jeune, sans doute un interne de service à l'hôpital. Ils s'approchèrent du blessé. Apercevant le sang qui tachait l'herbe et le garrot placé par Gorget, le jeune médecin déclara :

« Parfait. C'était ce qu'il fallait faire. »

Et à l'infirmier qui l'accompagnait :

« Vite, la civière !... Vous, les garçons, aidez-moi... Doucement, soulevez le blessé en même temps que moi. Il risque une hémorragie interne. Vous avez eu raison de ne pas le déplacer. »

Le malheureux se laissa déposer sur le brancard, sans réaction. La lampe électrique de l'infirmier éclaira ses traits. C'était un homme de quarante à cinquante ans, blond, vêtu d'un complet sombre. Dès qu'il fut chargé dans l'ambulance, le jeune interne se tourna vers nous.

« La police est prévenue... mais pour nous, pas le temps d'attendre. Une transfusion est nécessaire. Restez là, vous expliquerez ce que vous avez vu. »

L'infirmier sauta à son volant et, à toute al-

de toutes mes forces mon doigt sur la plaie pour stopper l'hémorragie. Corget sortit un mouchoir, le tordit comme un câble, le noua fortement autour du bras, au-dessus de la blessure, et demanda à Gnafron de lui chercher un morceau de bois pour le passer dans le noeud et serrer encore le garrot.

— Remontons sur la route, recommanda Bistèque, on arrêtera la première voiture qui passera en direction de Lyon.

Malheureusement, trois voitures passèrent sans répondre à notre appel. Les conducteurs nous prenaient pour des auto-stoppeurs.

— Tant pis, décida Mady. Faisons la chaîne en travers de la route. La prochaine voiture sera bien obligée de s'arrêter.

Nous nous étions à peine déployés sur la chaussée que deux phares nous aveuglèrent. La voiture fonçait vers nous, sans ralentir.

— Ne lâchez pas ! cria Mady.

Le véhicule n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres quand le chauffeur, voyant que le barrage ne céderait pas, freina de toutes ses forces. La voiture zigzagua dans un crissement de pneus, avant de s'immobiliser. Bondissant de son siège, furieux, le chauffeur s'apprêtait à nous injurier quand Mady lui cria :

— Venez vite ! Un blessé ! Il perd tout son sang.

— Où ?

— Dans ce champ.

Le chauffeur dégringola le talus.

— Oh !... Il est mort ?

— Non, reprit Corget, mais il faut faire vite. Remontez à votre voiture et prévenez l'hôpital de Grange-Blanche, à deux kilomètres d'ici.

L'homme regagna son véhicule, démarra à toute vitesse et disparut dans la nuit. Dix minutes plus tard, une ambulance stoppait à notre hauteur. Deux hommes dévalèrent la petite pente, l'un très jeune, sans doute un interne. Ils s'approchèrent du blessé. Apercevant le sang qui tachait l'herbe et le garrot placé par Corget, le jeune médecin déclara :

— Parfait. C'était ce qu'il fallait faire.

Et à l'infirmier qui l'accompagnait :

— Vite, le brancard !... Vous, les garçons, aidez-moi... Doucement, soulevez le blessé en même temps que moi. Il risque une hémorragie interne. Vous avez eu raison de ne pas le déplacer.

Le blessé se laissa déposer sur la civière, sans réaction. La lampe électrique de l'infirmier éclaira ses traits. C'était un homme de quarante à



16 LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

lure, l'ambulance prit la direction de Lyon. Moins de cinq minutes plus tard, deux agents motocyclistes se présentaient.

— Où sont les blessés ?

— Il n'y avait qu'une personne à bord. Une ambulance vient de l'emporter. Vous avez dû la croiser. »

Les policiers eurent un mouvement d'humeur, comme si on leur coupait l'herbe sous le pied en faisant leur travail.

« Vous avez assisté à l'accident ?

— Non... mais il venait juste de se produire. L'homme, qui perdait beaucoup de sang, vivait encore.

— Quelle heure était-il ?

— À quelques minutes près, neuf heures cinquante », fit Mady.

Un policier nota l'heure sur un carnet puis tous deux tournèrent autour de la voiture dont ils relevèrent le numéro. C'était une auto de marque française, immatriculée dans le département du Rhône.

« Toujours la même chose, grommela l'autre policier, on fait un bon dîner bien arrosé, on se met en retard, on appuie à fond sur le champignon pour rattraper le temps perdu... et vlan ! c'est la culbute. »

Du véhicule, les deux hommes retirèrent une valise de cuir jaune.

cinquante ans, blond, vêtu d'un costume sombre. Dès qu'il fut chargé dans l'ambulance, le jeune interne se tourna vers nous.

— La police est prévenue... mais pour nous, pas le temps d'attendre. Une transfusion sanguine est nécessaire. Restez là, vous expliquerez ce que vous avez vu.

L'infirmier sauta derrière son volant et, à toute allure, l'ambulance prit la direction de Lyon. Moins de cinq minutes plus tard, deux motards se présentaient.

— Où sont les blessés ?

— Il n'y avait qu'une personne à bord. Une ambulance vient de l'emporter. Vous avez dû la croiser.

Les policiers eurent un mouvement d'agacement, comme si on leur coupait l'herbe sous le pied.

— Vous avez assisté à l'accident ?

— Non... mais il venait juste de se produire. L'homme perdait beaucoup de sang.

— Quelle heure était-il ?

— À quelques minutes près, neuf heures cinquante, répliqua Mady.

Un policier nota l'heure sur un carnet, puis tous deux tournèrent autour de la voiture dont ils relevèrent le numéro. C'était un véhicule

LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD 17

— Il n'y avait que ça dans la voiture ?

— Nous n'avons touché à rien, dit Gorget. Le médecin et l'infirmier non plus.

— Bon. Nous examinerons cette valise à l'hôpital, en passant prendre l'identité du blessé. Pour le reste, rien ne presse. La voiture ne gêne pas la circulation. Vous pouvez rentrer chez vous. »

Ils remontèrent sur leurs grosses machines en bougonnant, comme s'ils avaient été dérangés pour rien, et disparurent dans la nuit.

« Évidemment, fit la Guille, ils voient chaque jour trop d'accidents, ça ne leur fait plus aucun effet.

— Possible, soupira Mady, mais ils ont tort de dire que cet homme était ivre. Qu'en savent-ils ? »

Bouleversés, nous allions reprendre nos vélos quand mon fidèle Kafi vint se frotter à mes jambes. Quelque chose brillait entre ses crocs.

« Qu'as-tu trouvé, Kafi ? Donne à ton maître ! »

C'était une montre d'homme, en acier inoxydable, dont le bracelet de cuir était rompu.

« La montre du blessé ! fit le Tondu, sans hésitation. Elle a dû tomber au moment de l'accident. »

Je fis signe à Kafi de m'indiquer l'endroit où il l'avait découverte. Mon chien comprit ce que je lui demandais. Il m'entraîna de nouveau vers le champ, en contrebas. A une vingtaine de

français, immatriculé dans le département du Rhône.

— Toujours la même chose, grommela l'autre policier, on pense qu'on peut filer à toute allure sur les petites routes de banlieue, et vlan ! on rate un virage et c'est l'accident !

Du véhicule, les deux hommes retirèrent une valise de cuir jaune.

— Il n'y avait que ça dans la voiture ?

— On n'a touché à rien, assura Corget. Le médecin et l'infirmier non plus.

— Bon. On examinera cette valise à l'hôpital, en passant prendre l'identité du blessé. Pour le reste, rien ne presse. La voiture ne gêne pas la circulation. Vous pouvez rentrer chez vous.

Ils remontèrent sur leurs grosses motos en bougonnant, comme s'ils avaient été dérangés pour rien, et disparurent dans la nuit.

— Évidemment, fit la Guille, ils en voient tellement, des accidents, ça ne leur fait plus aucun effet

Bouleversés, nous allions reprendre nos vélos quand Kafi vint se frotter à mes jambes. Quelque chose brillait entre ses crocs.

— Qu'est-ce que tu as trouvé, Kafi ? Donne !

C'était une montre, dont le bracelet de cuir était déchiré.



18 LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

mètres de la voiture, au pied du talus, il se mit à renifler le sol.

« Si loin de l'auto ? Tu dois te tromper, Kafi. »

Mais mon chien insista jusqu'à ce que je dépose la montre à l'endroit qu'il désignait avec sa truffe.

« Bizarre, fit la Guille. Je veux bien admettre que la voiture roulait très vite. Tout de même, la montre projetée si loin ! C'est impossible.

— Avant de s'évanouir, répondit Bistèque, l'homme a peut-être fait quelques pas pour demander du secours. »

Je redemandai au Tondu d'éclairer le bas du talus, avec le phare de son vélo. Aucune trace de sang entre la voiture et l'endroit où Kafi venait de trouver la montre.

« Après tout, fit Gnafron, cette montre a peut-être été perdue par quelqu'un d'autre.

— Je ne pense pas, fit Gorget, les aiguilles sont arrêtées sur 9 h 40, l'heure de l'accident. Le bracelet s'est rompu au moment du choc. »

Et, tourné vers moi :

« Mets-la dans ta poche, Tidou. Nous la déposerons, en passant, à l'hôpital.

— Non, reprit Mady, rien ne presse. Nous la rapporterons demain ou après-demain. Un beau prétexte pour demander des nouvelles de notre blessé... Dépêchons-nous de rentrer. Il est déjà dix heures et demie. »

— La montre du blessé ! fit le Tondu, sans hésitation. Elle a dû tomber au moment de l'accident.

Je fis signe à Kafi de m'indiquer l'endroit où il l'avait découverte. Mon chien comprit ce que je lui demandais. Il m'entraîna de nouveau vers le champ, en contrebas. À une vingtaine de mètres de la voiture, au pied du talus, il se mit à renifler le sol.

— Si loin de la voiture ? Tu dois te tromper, Kafi.

Mais mon chien insista jusqu'à ce que je dépose la montre à l'endroit qu'il désignait avec sa truffe.

— Bizarre, estima la Guille. D'accord, la voiture roulait sûrement très vite. Mais quand même... la montre aurait été projetée si loin ! C'est impossible !

— Avant de s'évanouir, répondit Bistèque, l'homme a peut-être fait quelques pas pour appeler au secours.

Je redemandai au Tondu d'éclairer le bas du talus, avec le phare de son vélo. Aucune trace de sang entre la voiture et l'endroit où Kafi venait de trouver la montre.

— Après tout, remarqua Gnafron, cette montre a peut-être été perdue par quelqu'un d'autre.

On peut porter au crédit de l'éditeur un réel effort de lisibilité. L'espacement entre les lignes a été augmenté, allongeant artificiellement le texte de P.-J. Bonzon, et donc sa pagination, ce qui est paradoxal puisque ce dernier a pourtant été largement amputé... Le papier blanc est de meilleure qualité, tout comme le sont la reliure et la couverture brochée. Mais tous ces progrès sont dus aux nouvelles techniques de fabrication des livres qui se sont considérablement améliorées au fil des ans. Probablement conscient de la cruelle absence d'illustrations internes, l'éditeur a parsemé son texte de petits dessins qui n'ont qu'un rapport lointain avec le récit, quand ils en ont un ! La dessinatrice Magalie Foutrier a succédé à Baru sans que l'apparence donnée aux Compagnons ne change. Ce qui n'est pas rendre justice aux personnages créés par Paul-Jacques Bonzon et à l'aspect graphique qu'Albert Chazelle leur avait donnés avec beaucoup de talent. Autre temps, autres mœurs... Le livre lui-même n'est plus imprimé par Brodard & Taupin, en France, mais en Roumanie !...

— Je ne pense pas, fit Corget, les aiguilles sont arrêtées sur 9 h 40, l'heure de l'accident. Le bracelet s'est déchiré au moment du choc.

Et, tourné vers moi :

— Mets-la dans ta poche, Tidou. On la déposera, en passant, à l'hôpital.

— Non, reprit Mady, ce n'est pas urgent. On la rapportera demain ou après-demain. Un beau prétexte pour demander des nouvelles de notre blessé... Maintenant, dépêchons-nous de rentrer. Il est déjà dix heures et demie.



Que vient faire ici ce jeu de cartes ?



COMPARAISON ENTRE LES DEUX VERSIONS

Nous étions pourtant prévenus par cet avertissement : « *Le texte de la présente édition a été revu par l'éditeur* »... Cependant, quelle surprise de découvrir un nouveau texte de Paul-Jacques Bonzon, réécrit par une ou plusieurs petites mains de la maison Hachette ! Le texte a en effet été profondément remanié, c'est le moins que l'on puisse dire.

Dans ces quelques pages, on s'aperçoit de l'ampleur du travail effectué sur le texte original !

- *La sortie de l'école* s'est transformée en *sortie du collège*, sans que l'auteur n'ait donné aucune indication à ce sujet.
- *Une envie folle* se trouve privée de son adjectif...
- Les dialogues ont été également « revus » : le *nous* a été remplacé par un disgracieux *on*... Il semble que les « Six Compagnons » parlaient trop bien pour leur âge supposé : « *nous nous rafraîchirons à la buvette de l'aéroport* » devient un simple « *on boira une limonade à la cafétéria de l'aéroport* ».
- La *singulière* maladie (une sorte de fièvre) qui a rendu le Tondu chauve devient *curieuse*.
- Le *quignon* de pain se métamorphose en un vulgaire *morceau* de pain.
- Il est question de *garçon manqué* à propos de Mady, un terme malheureux qui convenait davantage à Claude dans « *Le Club des Cinq* », la série concurrente d'Enid Blyton.
- Les *victuailles* ou *provisions* deviennent bêtement des *sandwichs*.
- *Il faisait bon pique niquer en plein air devant le large horizon ouvert devant nous* se transforme en *c'est drôlement agréable de pique-niquer en plein air, face au large horizon*. Beaucoup plus plat, c'est le cas de le dire !
- *Les pneus à plat regonflés* disparaissent, on suppose qu'ils ont été changés entre-temps !
- *Machines* sont remplacées par *bicyclettes*.
- *Que veux-tu me faire comprendre Kafi ? = Qu'est ce que tu veux me faire comprendre, Kafi ?*
- « *Oh une auto, un accident !* » Se résume dans la bouche de Mady à : *Un accident !*
- *Il s'est sectionné une artère* devient *il s'est ouvert une artère*... comme s'il avait voulu se suicider !
- Bistèque ne *dit* plus mais *recommande*...
- Le « *Sacrebleu !* » de l'automobiliste, contraint de s'arrêter sur les lieux de l'accident, n'est plus d'actualité semble-t-il.
- La localisation de l'Hôpital de Grange-Blanche est à deux kilomètres, inutile de préciser la direction (à droite) !
- *Une auto de marque française* devient un banal *véhicule français*.
- « *Toujours la même chose [...]On fait un bon dîner bien arrosé, on se met en retard, on appuie à fond sur le champignon pour rattraper le temps perdu et... Vlan !, c'est la culbute ! [...]* La nouvelle version est beaucoup moins imagée : *[...]On pense qu'on peut filer à toute allure sur les petites routes de banlieue et... Vlan ! on rate un virage et c'est l'accident ![...]*
- Le bracelet du blessé n'est plus *rompu* mais *déchiré*.
- *Rien ne presse* devient *ce n'est pas urgent* dans la bouche de Mady.
- *Dépêchons-nous de rentrer* est précédé de *maintenant*, un adverbe bien inutile.

Voici un petit florilège des remarques que la lecture de ces deux textes m'a inspiré.

Sans soucis d'exhaustivité, il est plaisant de comparer ces deux versions. L'actualisation de la plus récente ne s'est pas faite sans dégât ! L'éditeur n'a pas pris de gants pour interchanger les mots, les expressions qui faisaient tout le sel de l'histoire originale. Le seul exemple des *pneus dégonflés* prouve que le ou la correctrice du texte n'est pas très au fait de la série et des précédents épisodes. Les vieilles chambres à air des vélos des « *Six Compagnons* », aux rustines qui se décollent, ont du mal à garder une pression correcte et nécessitent d'être regonflées régulièrement ! Un désagrément que les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent plus !

Remarquez la mise en page sommaire de la nouvelle édition. Celle de la *Bibliothèque Verte* s'apparentait davantage à une édition destinée aux adultes. Les premières lettres de chapitres apparaissaient en grand format. La disparition des guillemets, ouvrant et fermant les dialogues, me semble aussi préjudiciable. Tout va vers une simplification à l'extrême, vers un appauvrissement du texte original privé de ses atouts. Sans parler du titre de l'épisode qui apparaissait dans la partie supérieure de toutes les pages du volume... et qui a lui aussi disparu.

Certes, cette version a été modernisée à coups de hache, serais-je tenté de dire, comme si le texte de l'auteur était devenu désuet au point de le réécrire ! Qu'en aurait pensé Paul-Jacques Bonzon, l'ex-instituteur ?... Quel massacre du bon français sous prétexte de rajeunir son lectorat, car c'était probablement l'intention de l'éditeur : viser un plus grand nombre de lecteurs ! Dans cette nouvelle édition, le langage des Compagnons ressemble effectivement à celui des jeunes d'aujourd'hui, leur vocabulaire a été singulièrement réduit alors que leur auteur s'était appliqué à le soigner. Lire c'est aussi apprendre à parler... Le côté pédagogique de la série en a pris un coup. Certes, on ne parle plus guère de *buvette* aujourd'hui mais je doute qu'une *cafétaria* soit plus divertissante en self-service...

On note un affadissement du texte, privé de ces mille petits détails que l'auteur prenait soin de disséminer dans ses récits, de ses expressions familières soigneusement éliminées...

Cette modernisation à outrance n'est pas sans conséquence sur le résultat final. Il est étrange qu'un éditeur de livres pour enfants n'ait pas mesuré à quel point ce type de modifications a pu l'impacter et porter un préjudice moral important à cette série.

Au catalogue Hachette, au moment où je rédige cette étude (mai 2025), seuls huit titres de la série sont encore présents sur le site de l'éditeur (au départ, j'en avais répertorié treize, cinq ne sont donc déjà plus disponibles...). On est donc bien loin de l'intégrale qui comporte trente-neuf épisodes à ce jour ... Preuve que le succès n'a peut-être pas suivi cette entreprise aventureuse... Encore une nouvelle collection qui n'a pas trouvé son public !

On ne touche pas impunément aux « classiques », surtout ceux de la *Bibliothèque Verte*. Hachette a été très maladroit dans ce transfert à *la Rose* et c'était du reste une énorme erreur de jugement.

À mon sens, *Les Six Compagnons* ne sont plus adaptés aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui. Ils sont très datés car ils évoluent dans une société que la jeunesse d'aujourd'hui n'a pas connue et qui a terriblement évolué (pas toujours dans le bon sens, hélas !). Leurs aventures sont aussi et surtout bien écrites. On a même reproché à son auteur son style trop académique ! Un reproche qui peut se transformer en compliment concernant un ancien instituteur. Je n'ai pas le souvenir d'avoir trouvé ce style désagréable même si, à l'âge de ses lectures, on se passionne plus pour le côté aventure. L'éditeur a pensé qu'il fallait se mettre au niveau des plus jeunes, quitte à sacrifier une bonne partie du texte original. Une simplification à outrance qui s'apparente à une réécriture pure et simple. On peut aujourd'hui juger du résultat sur pièce et il n'est pas très fameux... ni vendeur apparemment !

Je le répète, c'était une grossière erreur de vouloir adapter cette série dans *La Rose*, un manque de respect pour l'auteur et pour ses anciens lecteurs qui avaient su l'apprécier. Cette série était « *un classique* » de la *Bibliothèque Verte* et elle n'aurait jamais dû quitter la collection où les *Six Compagnons* étaient nés, il y a plus de soixante ans, c'est mon avis personnel !



1 : Les Six Compagnons de la Croix-Rousse

(10 mars 2010)

2 : Les Six Compagnons et l'homme des neiges

(14 avril 2010)

3 : Les Six Compagnons et le mystère du parc

(16 juin 2010)

4 : Les Six Compagnons à Scotland Yard

(18 août 2010)

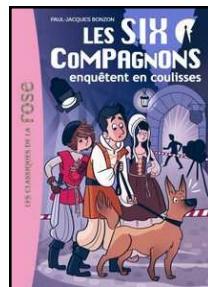
5 : Les Six Compagnons au village englouti

(13 octobre 2010)

6 : Les Six Compagnons et la bouteille à la mer

(15 décembre 2010)

D'autres titres suivront mais nous restons toujours très éloignés de l'intégralité de la série ! « *Les Classiques de la Rose* » présenteront ensuite une nouvelle version, illustrée cette fois par Magalie Foutrier. De nouveau, les personnages de Paul-Jacques Bonzon apparaissent bien éloignés de ceux que nous avons connus sous le crayon d'Albert Chazelle. Les derniers illustrateurs ne se sont pas montrés très fidèles à l'auteur des « *Six Compagnons* » !...



La série des *Six Compagnons* n'est pas la seule à avoir été rétrogradée dans « *Les Classiques de la Rose* ». La fringante *Alice Roy* a aussi quitté la Bibliothèque Verte pour rejoindre les *gones* dans une collection qui ne semblait pas adaptée à ce type de personnages. Pendant ce temps, *Le Club des Cinq* et *Le Clan des Sept* migraient en toute discrétion dans « *la Verte* » sans qu'on sache vraiment pourquoi.

Au vu du résultat, on peut légitimement se demander s'il était nécessaire d'exhumer la série des *Six Compagnons* pour la transformer en ce qui ressemble à une parodie.

Ces petits volumes, privés de leurs illustrations, ont vu leurs textes « *corrigés* », revus par l'éditeur... La série a été dénaturée, vidée de son sens. Jamais un auteur n'aura été aussi maltraité par sa maison d'édition de cœur. L'intérêt économique présumé a pris le pas sur toute autre considération littéraire avec le résultat que l'on connaît.

Je doute que les jeunes lecteurs de Paul-Jacques Bonzon gardent un souvenir heureux de leurs premières lectures, ces petits volumes étant destinés à une consommation rapide sans soucis de préservation, d'autant que la série n'a jamais été rééditée dans son intégralité. Quant au malheureux Kafi, il ressemble bien peu au super chien-loup que l'auteur nous décrivait...

On croirait « *les Six Compagnons* » sortis de nulle part émergeant dans un monde de rêves, schématisé à l'extrême, à moins que ce ne soit un cauchemar !...

Qui peut le plus, peut le moins ! serait-on, tenté de dire en parlant de l'éditeur emblématique de la Bibliothèque Verte.

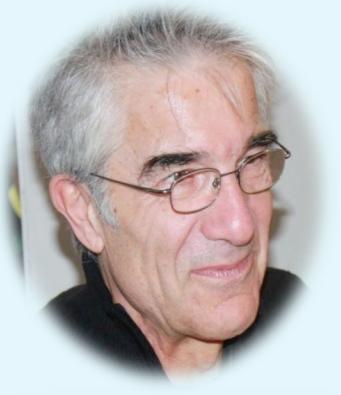
BARU, un nouvel illustrateur

C'est Hervé Barulea, dit Baru, né le 29 juillet 1947, auteur français de bande dessinée, d'origine italienne, qui s'est chargé de la réalisation de l'illustration de couverture de cette édition. Un style bien à lui, fort éloigné de celui d'Albert Chazelle.

L'éditeur semblait vouloir à tout prix casser les codes de la série, lui donner un aspect très différent, peu conventionnel il faut bien l'avouer.

Tripatouiller le texte ne lui suffisait pas. À défaut d'illustrer les épisodes de la série, il fallait la caricaturer sous un graphisme résolument moderne et simpliste, bien éloigné de *la ligne claire* chère à un certain Hergé. Les illustrations de couverture s'adressaient visiblement aux plus jeunes. Du reste, le passage de la série de la Verte à la Rose n'était pas innocent. Un nouveau public était visé !

« *Les Six Compagnons* » semblent remplacer « *La Famille HLM* », l'autre série de Paul-Jacques Bonzon qui était publiée auparavant dans la Bibliothèque Rose. Ce qui explique aussi la disparition totale de cette dernière. Les anciens lecteurs de Bonzon ne peuvent que regretter un tel choix éditorial, préjudiciable à leur série culte. Il est vrai qu'il est bien difficile de retrouver les visages des *gones* sous le crayon du nouvel illustrateur. Et comme un dessin vaut mieux qu'un long discours... Le talent de l'artiste n'est pas en jeu, c'est le choix éditorial d'Hachette qui pose question !



Magalie FOUTRIER

C'est cette jeune et talentueuse dessinatrice qui succède à Baru pour illustrer les nouvelles couvertures des **Classiques de la Rose**. J'ai déjà eu l'occasion de vous en parler à propos de son travail sur la série des *Six Compagnons*. Magalie Foutrier est de loin la benjamine de l'équipe ! Elle est née en 1986...

Tous ses prédécesseurs étaient beaucoup plus âgés, c'est aussi la première femme à intervenir dans ce milieu masculin. Bien entendu, elle s'est conformée au cahier des charges de l'éditeur et a réalisé des illustrations proches de celles de Baru. Comme ce dernier, elle est dessinatrice de bandes dessinées. Son travail se réduit aux dessins de couverture des petits formats qui ne sont plus illustrés comme par le passé. C'est bien dommage car le travail de l'illustrateur prenait alors tout son sens. **Alice** et **Les Six Compagnons**, les deux séries emblématiques de la Bibliothèque Verte, devaient beaucoup au talent d'Albert Chazelle.

Ses dessins font cruellement défaut à ces petits formats. L'éditeur les a considérés comme inutiles, les jeunes enfants étant déjà gavés de vidéo autrement plus séduisantes que des images fixes. C'est un point de vue qui aurait pu se défendre si nous n'avions pas connu les précédentes éditions !

Hachette n'a pas fait preuve de beaucoup de pédagogie en publant ces petits volumes aux textes modifiés et aux illustrations absentes. Le côté artistique a été gommé sous prétexte de modernisation. La série a perdu l'essentiel de ses atouts et c'est bien dommage.



SCOTLAND YARD



Tout le monde connaît le nom de **Scotland Yard**, cette force de police créée en 1829 par le ministre de l'Intérieur britannique Sir Robert Peel. D'ailleurs, si les policiers anglais sont surnommés les **Bobbies**, c'est parce qu'ils étaient « les gars de **Bobby** », le diminutif de Robert. Les policiers irlandais, eux aussi mis en place par Sir Peel sont surnommés les **Peelers**. Toutefois, si ces forces de police portent ce nom (celui de l'Écosse, Scotland), là ça n'a rien à voir avec Robert Peel qui n'était pas Écossais, mais bel et bien un Anglais pur jus.

En fait, c'est tout simplement parce que l'endroit choisi à Londres pour installer cette nouvelle force de police s'appelait **Scotland Yard**, qui en anglais se traduit par "jardin d'Écosse". De fait c'en était vraiment un puisqu'au 10 ème siècle, en guise de témoignage d'amitié, le roi d'Angleterre, Edgar le Pacifique, a attribué un terrain dans Londres situé au bord de la Tamise au souverain écossais Kenneth II, afin que celui-ci se sente véritablement chez lui quand il séjournait dans la capitale anglaise.

Cette enclave, ce mini-pays dans le pays, est restée écossaise pendant deux siècles avant d'être restituée aux Anglais. Par la suite, le lieu a continué à accueillir des bâtiments destinés aux diplomates en provenance d'Edimbourg, avant finalement d'être réquisitionné pour y implanter les forces de police qui ont pris donc le nom de l'endroit où elles s' étaient établies. Au passage, elles ne s 'y trouvent plus désormais car depuis elles ont déménagé trois fois. Elles ont changé d'adresse, mais l'endroit a toutefois gardé son nom devenu aussi mythique que ceux de **Sherlock Holmes** ou **Jack l'Eventreur** : **Scotland Yard**.

Source : Pourquoi la police anglaise s'appelle Scotland Yard - <https://www rtl.fr/actu/international/pourquoi-la-police-anglaise-s-appelle-scotland-yard-7900086961>

FANTÔMAS CONTRE SCOTLAND YARD

Fantômas contre Scotland Yard est un film franco-italien réalisé par André Hunebelle (1896-1985) qui est sorti en 1967. Après **Fantômas** (1964) et **Fantômas se déchaîne** (1965), il s'agit de l'ultime volet de la trilogie consacrée à **Fantômas**, le génie du crime. **Fantômas** est un personnage de fiction créé en 1910-1911 par **Pierre Souvestre** (1874-1914) et **Marcel Allain** (1885-1969).

Notez que la sortie de ce film précède d'un an la publication de l'épisode des « Six Compagnons »... Louis de Funès aurait-il inspiré Paul-Jacques Bonzon ?...



Un lecteur attentif aura remarqué que, dans cet épisode, **Paul-Jacques Bonzon** a utilisé tous les moyens de transport du moment qu'il a mis à la disposition de ses personnages.

- la **voiture** louée par Harry Simson à l'aéroport de Lyon-Bron et qui finit sa course au bas d'un talus.
- L'**avion**, type Caravelle, qui transporte les Compagnons en Angleterre sur le trajet Lyon-Londres par la Compagnie Air-France.
- Le **train** (électrique), enfin, qui ramène le jeune couple Margaret-David Heddle de leur voyage de noces sur la Côte d'Azur.



Pour son illustration de couverture, Albert Chazelle a osé représenter un personnage féminin en chemise de nuit (par chance, non transparente et assez longue !)... C'est la belle Margaret, l'hôtesse anglaise des Compagnons qui, en pleine nuit (ce qui explique sa tenue), se trouve en bien mauvaise posture. Un intrus a pénétré dans son appartement avant de l'agresser. C'est une scène bien réelle de l'épisode que Chazelle semble avoir privilégiée. Il est vrai que l'artiste connaissait bien le milieu de la mode féminine, sous-vêtements inclus ! Et puis, cet épisode, le premier de la série à se dérouler à l'étranger, portait le nom de Scotland Yard... Ni les jeunes lecteurs de l'époque, ni leurs parents, qui souvent achetaient ce type de publication, ne s'en sont apparemment offusqués. Même la librairie Hachette, habituellement fort prude, n'a rien trouvé à redire à cette innocente illustration de couverture. Du reste, ce dessin a eu une durée de vie relativement courte. Dès 1971, il était remplacé par un autre dessin de Maurice Paulin alors qu'Albert Chazelle lui avait abandonné la série des Six Compagnons. Cette version est donc presque un collector et se fait rarissime sur le marché du bouquin d'occasion. Par chance, je possède la version originale datée du quatrième trimestre 1968, mois de décembre, un millésime resté célèbre pour les événements du mois de mai. Pour les besoins de cette étude, je me suis procuré les éditions ultérieures de cet épisode qui sont en fait assez nombreuses. L'auteur savait, en évoquant le nom de Scotland Yard, qu'il allait susciter l'intérêt de ses jeunes lecteurs souvent passionnés de romans policiers. Rien que ce nom nous rappelait celui d'un grand détective, Sherlock Holmes...

Le cadre de la capitale britannique est lui aussi mis en valeur, Paul-Jacques Bonzon n'hésitant pas parfois à intégrer ses personnages dans le tourisme international. Du reste il est plutôt étrange que les Compagnons découvrent Londres avant Paris. Ce sera pour un prochain épisode de la série nommé « *La Tour Eiffel* » que j'aurais bientôt le plaisir d'étudier.

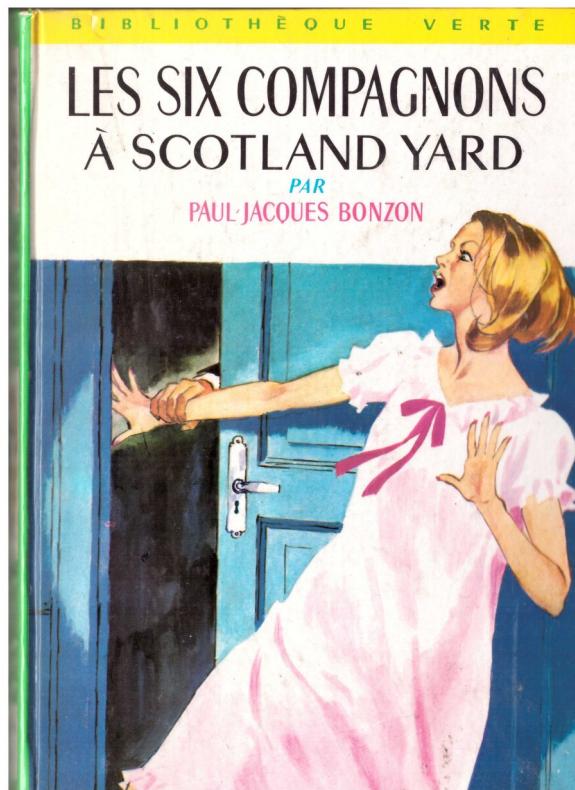
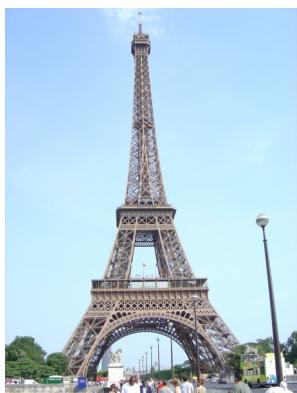
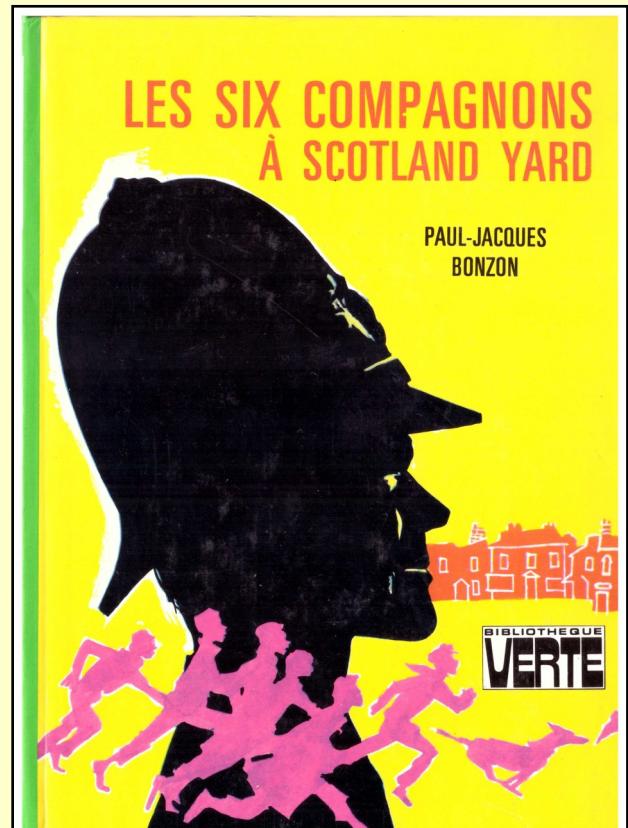
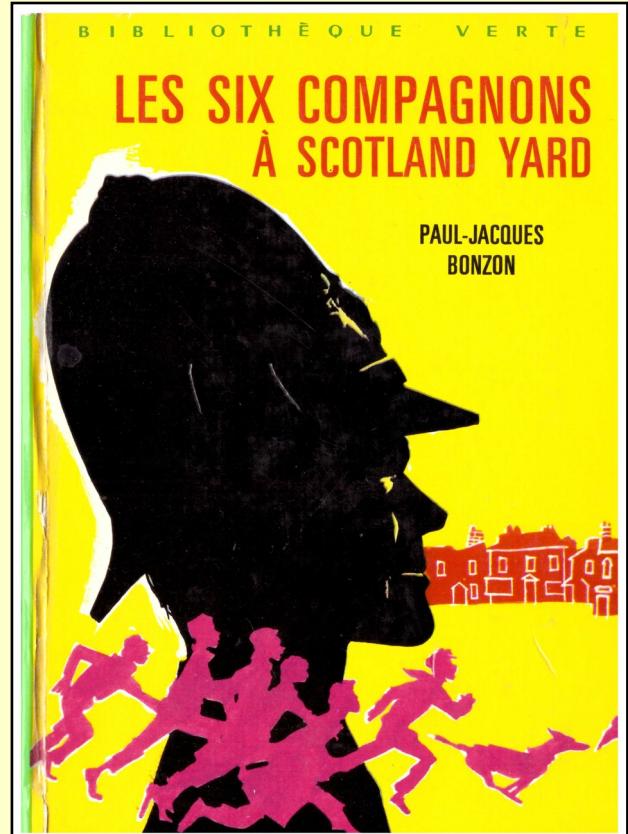
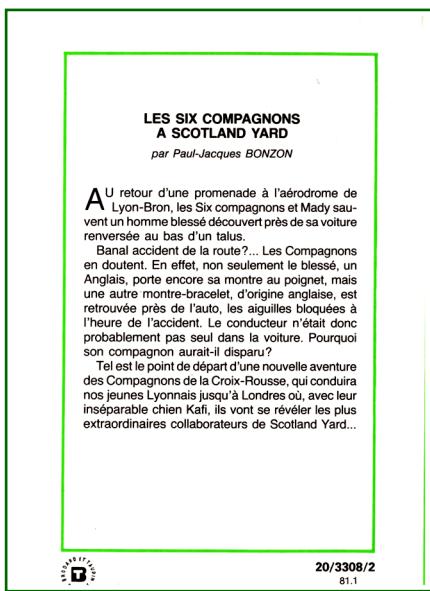


TABLE	
I. — UN ACCIDENT	7
II. — LE MYSTÈRE DE LA MONTRE	19
III. — MARGARET ET DAVID	31
IV. — LA LETTRE DE LONDRES	43
V. — MISS SIMSON NE RÉPOND PAS	55
VI. — LE RÉCIT DE MARGARET	69
VII. — LA MONTRE DE JAMES BLACKMOOR ..	77
VIII. — LA BIÈRE ANGLAISE FAIT PARLER ..	89
IX. — UN CERTAIN PETER BRADSON ..	105
X. — UNE « FORMIDABLE » INTUITION ..	117
XI. — LE MAÎTRE D'HÔTEL	125
XII. — LE « TULIP HOME »	137
XIII. — BRAVO, KAFI!	147
XIV. — SCOTLAND YARD	159
XV. — EPILOGUE	177



Dès 1971, les nouvelles éditions de cet épisode portent une nouvelle illustration de couverture. Bien qu'il ne soit pas crédité, on a toutes les raisons de penser que cette illustration est à porter au crédit de Maurice Paulin, le nouvel illustrateur de la série depuis l'arrêt d'Albert Chazelle, alors que ce dernier continuera de travailler sur la série *Alice* dans la même collection de la Bibliothèque Verte. En revanche, cet exemplaire est tout à fait identique au précédent puisque tous les dessins du précédent illustrateur ont été conservés. Sachant que les Compagnons ont toujours le visage que son collègue leur a donné, Maurice Paulin s'est contenté de réaliser un dessin très schématique. Un policeman, c'est-à-dire un bobby, apparaît en gros plan tandis qu'au bas de l'illustration on aperçoit les *Six Compagnons* en pleine course derrière Kafi. Ils poursuivent une fois de plus un redoutable malfaiteur qui opère en France comme en Angleterre.

Quelques années plus tard, la collection change de logo. La police de caractères verte sur fond jaune disparaît au profit d'un logo graphiquement très pauvre. Le précédent était beaucoup mieux intégré dans l'illustration. Le nouveau la surcharge inutilement. Cette édition ne porte plus la numérotation de la collection sur le dos du livre, ce qui est également regrettable. Le quatrième de couverture a reçu quelques modifications cosmétiques. Le cheval ailé a disparu et le cadre rouge d'origine est passé au vert, la couleur fétiche de la collection.



La couverture peut apparaître trompeuse car les illustrations intérieures sont toujours celles d'Albert Chazelle dont le style est bien différent de celui de Maurice Paulin.

La version de 1986 offre un aspect totalement différent... Cette fois-ci, François Davot qui a conçu la couverture est enfin mentionné sur le quatrième de couverture. Le dessinateur a favorisé une scène d'action. Le malfaiteur est arrêté par Kafi tandis qu'on aperçoit au loin les *Six Compagnons*, Mady bonne dernière... L'agent de police récemment blessé est toujours au sol.

Bien que les illustrations internes d'Albert Chazelle aient été préservées, la disposition a été altérée. L'éditeur, probablement dans un souci d'économie, a réduit le nombre de pages de 183 à 157... Le dos du livre a également connu des modifications. Il est de couleur verte rayé de fines bandes blanches en biais. Ainsi, le petit dessin qui accompagne l'épisode a été modifié, tout comme les Compagnons qu'il serait difficile de reconnaître ! Le résumé de l'épisode est identique à celui figurant sur la quatrième de couverture de la précédente édition. Il est désormais représenté par un échantillon de la couverture et porte une étiquette avec un code-barres, utile mais peu esthétique.

Cette troisième édition, dite troisième série, reste encore assez fidèle à l'originale bien qu'elle ait été condensée.

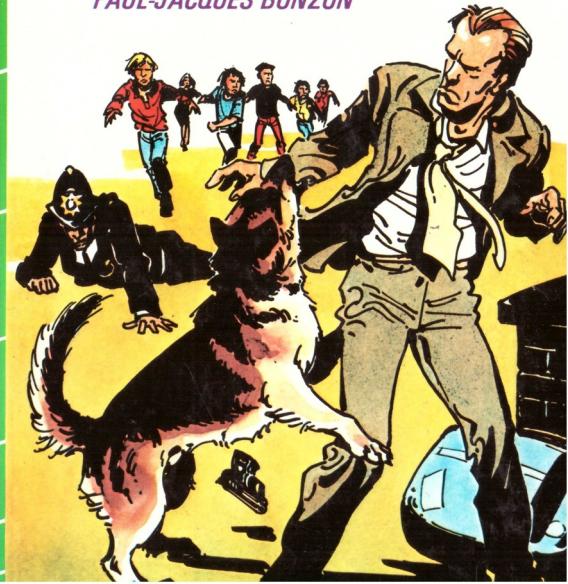
Concernant cet épisode, j'ai remarqué que l'anglais des Compagnons semble assez primaire, cependant, pour leur faciliter la tâche, Paul-Jacques Bonzon les met souvent en contact avec des francophones. Aussi, je doute que ce séjour en Angleterre leur ait été profitable dans le domaine des langues... à l'exception bien entendu de Mady.



BIBLIOTHÈQUE VERTE

Les Six compagnons à Scotland Yard

PAUL-JACQUES BONZON



PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD



Les Six compagnons et Mady sauvent un homme blessé découvert près de sa voiture renversée.

Banal accident de la route?... Les Compagnons en doutent. En effet, non seulement le blessé, un Anglais, porte encore sa montre au poignet, mais une autre montre-bracelet, d'origine anglaise, est retrouvée près de l'auto, les aiguilles bloquées à l'heure de l'accident. Le conducteur n'était donc probablement pas seul dans la voiture. Pourquoi son compagnon aurait-il disparu?

Tel est le point de départ d'une nouvelle aventure des Compagnons de la Croix-Rousse, qui conduira nos jeunes Lyonnais jusqu'à Londres où, avec leur inseparable chien Kafi, ils vont se révéler les plus extraordinaires collaborateurs de Scotland Yard...

Couverture : François Davot

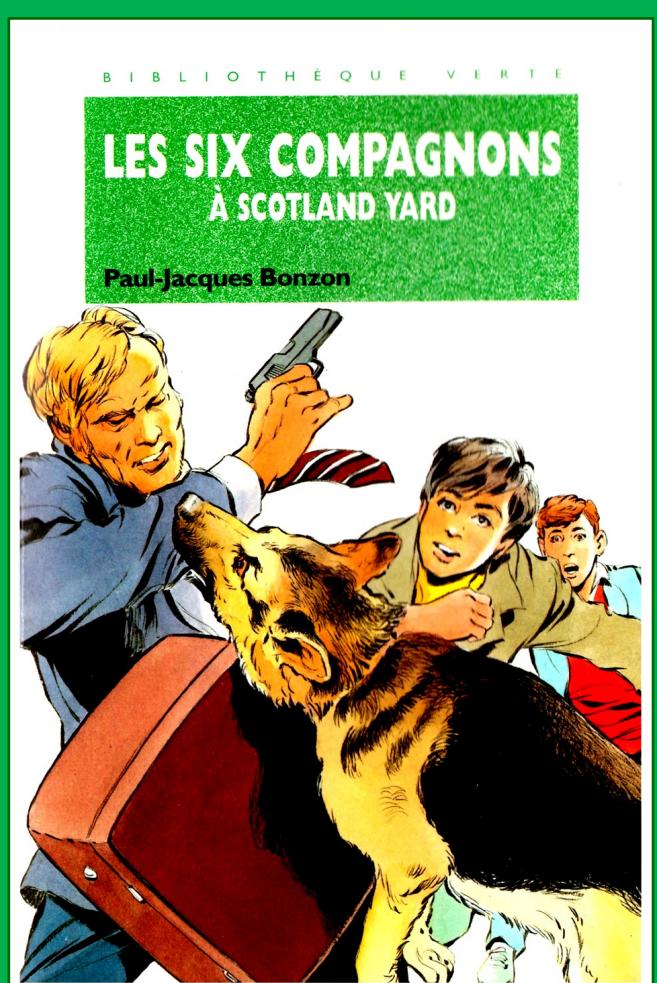


Dépôt légal Imprimeur 1808-5 - Éditeur 1044 - 20.01.3308.15.2

L'édition de 1994 subit une transformation radicale. À présent, les tomes de la Bibliothèque Verte sont publiés en format broché, c'est-à-dire avec une couverture souple. Robert Bressy est actuellement en charge de la série. L'artiste a opté pour une scène comparable à celle de François Davot. Kafi, se méfiant des armes à feu suite à quelques incidents malheureux, n'hésite pas à affronter courageusement le malfaiteur en fuite qui est armé. Tidou est sur le point d'agir avec les autres compagnons. Robert Bressy, contrairement à Albert Chazelle, dépeint constamment le joli chien-loup qui, en effet, a une place importante dans la série.

Il est malheureusement regrettable que cette version ne possède pas de couleur. Elle ne contient que quelques hors-texte en noir et blanc. Le texte reste intact et n'a pas été soumis aux coupes de l'éditeur qui, hélas, vont bientôt intervenir.

La qualité générale est plutôt moyenne, le livre a perdu de son éclat en devenant semblable à un simple livre de poche. L'éditeur semble avoir privilégié l'aspect économique.



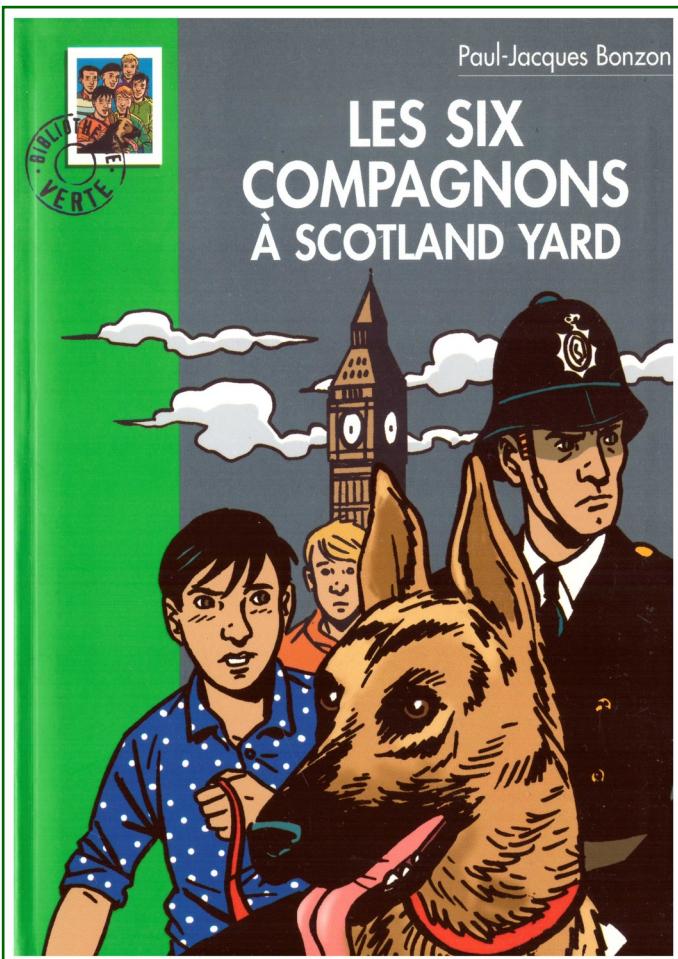
C'est sous le numéro 172 que paraît cette nouvelle édition de l'an 2000. Finis les volumes cartonnés au dos illustré. C'est un livre broché de 155 pages cette fois dépourvu de toute illustration, si ce n'est celle de couverture signée par André Taymans.

Les Compagnons ont une nouvelle fois bien changé de physionomie, tout comme le brave Kafi. La tour de Londres et le policeman nous rappellent que l'épisode se déroule à Londres. Sur le quatrième de couverture, les Six Compagnons apparaissent ensemble, une sorte de photo de groupe semblable à celles faites à l'école. On serait bien en peine de mettre un nom sur chaque personnage, si ce n'est le Tondu et Mady la seule fille du groupe. Si le texte n'a pas(encore) subi aucune modification, le résumé a été modifié car il semble s'adresser à des lecteurs plus jeunes « *à partir de 10 ans* ». Le graphisme confirme cette impression, de même que ce petit format souple supposé résister aux mauvais traitements que leur réservent les jeunes enfants.

La Bibliothèque Verte a décidément bien changé. Certes, nous ne sommes plus en décembre 1968, date de la version originale, mais nous avons à faire toujours au même texte ! À quoi bon vouloir infantiliser à tout prix les Compagnons si ce n'est pour de basses considérations commerciales, à savoir viser un jeune public qui se contentait auparavant de la Bibliothèque Rose.

L'éditeur ne recule devant aucun procédé pour, selon lui, mettre la série au goût du jour. Qu'importe les anciens lecteurs, ces « vieux » grincheux qui, de toute manière, sont passés à d'autres choses, notamment à des romans destinés aux adultes.

Il est triste de voir sous quel format la série a été convertie. On est loin du livre cartonné, sagement rangé sur les étagères d'une bibliothèque. Tous les volumes alignés les uns à côté des autres, dans l'ordre de parution de préférence, rappelant de vieux souvenirs de lecture à leurs propriétaires. Ils avaient fière allure. On ne peut malheureusement pas en dire autant de leurs successeurs ...



La série n'aura échappé à aucun mauvais traitement ! Dernier avatar : sa parution dans *Les Classiques de la Rose* dans les années 2010.

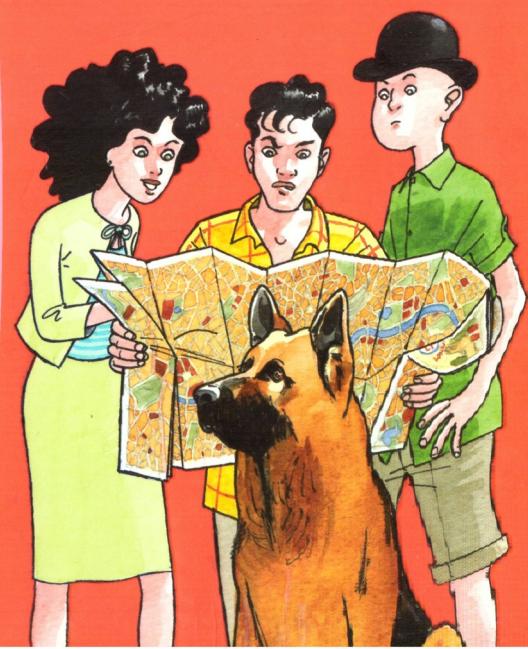
Mady, Tidou, et le Tondu, portant un ridicule chapeau melon, consultent un plan de Londres tandis que Kafi attend sagement la suite des événements. La coiffure de Mady est tout simplement grotesque, où donc est allée la chercher l'illustratrice pour lui donner un tel aspect, à mille lieues de celui décrit par l'auteur ?... Le Tondu en bermuda, c'est aussi une nouveauté tandis que Tidou reste fidèle à sa chemisette à carreaux... Cette couverture laisse présager le pire, le texte a lui aussi été massacré. C'est une cruelle adaptation de cet épisode à la modernité... du langage et de l'écriture. Une trahison, n'ayons pas peur des mots. Quel auteur accepterait de se voir amputer de cette façon ? Même un récit pour la jeunesse aurait mérité plus de considération. Sous prétexte de destiner sa série à des plus jeunes lecteurs, l'éditeur vise les « 8-12 ans » comme il l'indique en quatrième de couverture, le résumé de l'épisode a lui aussi été radicalement revu. Il faut, à tout prix, faciliter la lecture des plus petits, employer des mots simples, des phrases courtes, remplacer systématiquement le passé simple... par le présent !... Hachette ne recule devant aucun procédé pour parvenir à ses fins. Je suggère à l'éditeur d'écrire lui-même ses bouquins, ce qui lui éviterait de commettre un tel travail de sape, ou même d'employer carrément l'I.A. qui en fera sûrement la rédaction suivant ses propres désirs. Triste réalité de la littérature pour la jeunesse. « *Amitié-Aventure* » proclame Hachette Jeunesse, si on veut... Économie, révisionnisme et appauvrissement du niveau de ses lecteurs sont ses nouvelles priorités !

Le résultat n'est guère probant et le succès mitigé de cette série sous cette forme hallucinante confirme que l'éditeur n'a pas toujours fait les bons choix éditoriaux. Ce travail de réécriture est tout simplement aberrant et profondément injuste car, si j'ose m'exprimer ainsi, il y a tromperie sur la marchandise. Quant au respect de l'auteur et de son œuvre, n'en parlons même pas !...

PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD

LES CLASSIQUES DE LA ROSE



PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD

Un accident de voiture, un homme évanoui, et quelques mètres plus loin, une montre cassée... pourtant le conducteur porte toujours la sienne. Bizarre ! Y avait-il une autre personne à bord ? Les Six Compagnons disposent d'un seul indice : la montre est de marque anglaise. Et si la solution se trouvait à Londres ? La bande n'hésite pas et saute dans le premier avion pour l'Angleterre !



8-12 ans
192 pages

Amitié-Aventure

ILLUSTRATIONS : BRAU / CONCEPTION GRAPHIQUE : L'ASOCIATIF / REIMS

Le site de tous les héros
www.bibliotheque-rose.com

hachette
JEUNESSE



SHERLOCK HOLMES ET SCOTLAND YARD

Le nom du célèbre détective Sherlock Holmes, créé en 1887 par Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), est souvent associé à celui de Scotland Yard. Ce personnage légendaire, archétype du policier modèle, vient de faire son entrée depuis mai 2025 dans la prestigieuse collection de « *La Pléiade* » des Éditions Gallimard ! Une tardive consécration littéraire qu'il convient d'apprécier à sa juste valeur.

On sait que Paul-Jacques Bonzon s'intéressait aux romans policiers et, notamment, à ceux qui contaient les aventures de Sherlock Holmes et de son acolyte, le docteur John Watson. Des lectures *instructives* qui ont pu l'inspirer pour la rédaction des épisodes de la série des *Six Compagnons*. Sans oublier bien sûr les romans de la reine du crime, Agatha Christie, qui a pu lui donner des idées de poisons !

Une série, abusivement il me semble, qualifiée de policière. Selon moi, il s'agit plutôt d'aventures qui font intervenir aussi bien l'espionnage que les trafics illégaux de toutes sortes de marchandises, à commencer par l'or ! (très présent chez Bonzon)

Du reste, les policiers reprochent souvent aux *gones* de trop lire de romans policiers et de se prendre pour des détectives en culottes courtes. Ce qui a le don d'agacer prodigieusement le « *petit* » Gnafron !

Les Compagnons n'enquêtent jamais pour leur plaisir, ni pour un quelconque intérêt : la plupart du temps, ils interviennent pour venir en aide aux plus démunis, aucun objectif financier n'étant poursuivi.

Nous naviguons entre « *Alice* » et « *Lancelot* », deux autres héros récurrents de la Bibliothèque Verte, sans oublier « *Les Trois Jeunes Détectives* », autre série publiée sous le nom d'Alfred Hitchcock à partir de 1966.

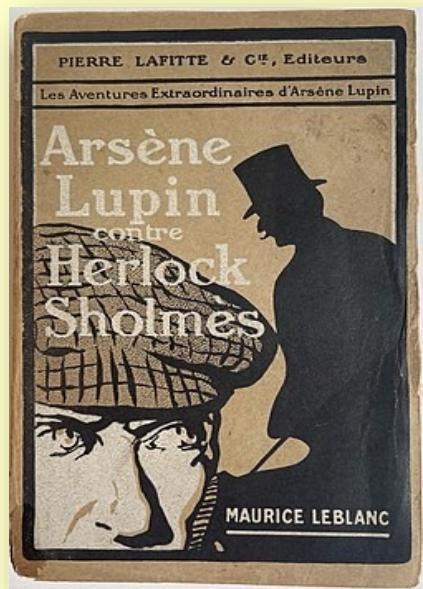
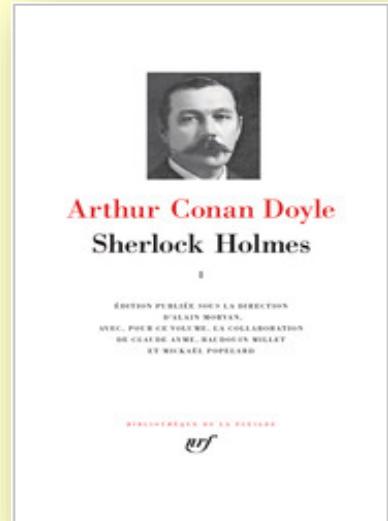
« *Les Six Compagnons* » s'apparentent aussi aux « *Michel* », rédigés par Georges Bayard dès 1958 et, bien entendu, au « *Club des Cinq* » d'Enid Blyton dont les ouvrages sont édités dans la Nouvelle Bibliothèque Rose à partir de 1955. Donc, antérieurs à la série de Paul-Jacques Bonzon. On a souvent fait le lien : deux jeunes filles, deux jeunes garçons et un chien... face à Mady, ses six camarades et Kafi !... Il est vrai qu'entre « *le Club des Cinq* » et « *le Clan des Sept* », dû également à Enid Blyton, il y avait une case de libre ! Celle du chiffre Six...

L'arithmétique ne fait pourtant pas bon ménage avec la littérature...

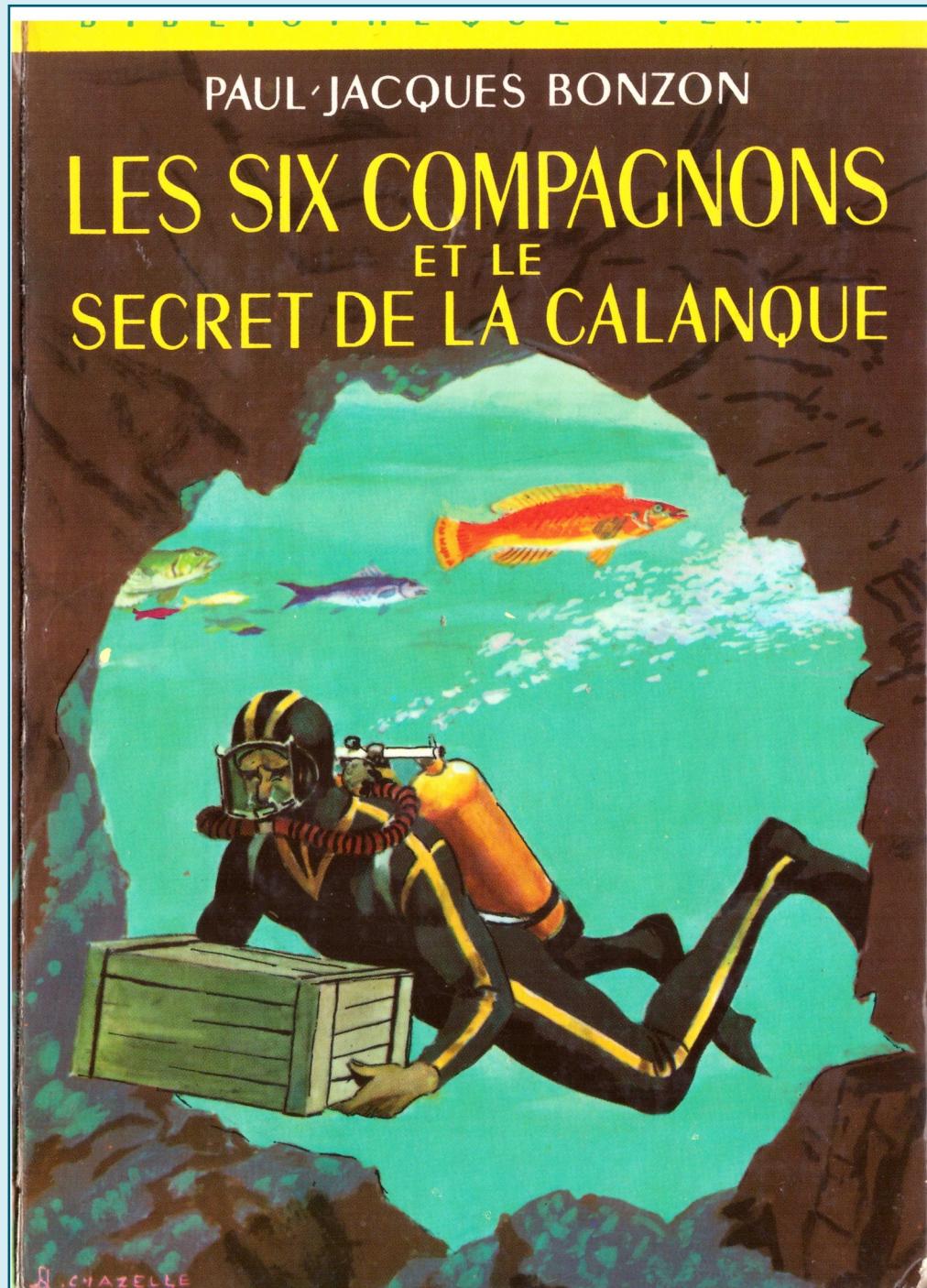
Sherlock Holmes aurait pu enquêter sur les origines de « *notre* » série s'il était toujours de ce monde. Il aurait pu démêler le vrai du faux et battre en brèche les nombreuses hypothèses échafaudées.

Convoquer « ses » Compagnons à Scotland Yard était l'occasion pour l'auteur d'évoquer ce haut lieu symbolique, chargé d'histoire, comparable au 36 quai des Orfèvres à Paris. Mais aussi de se souvenir de l'ombre de Sherlock Holmes qui ne cesse de planer sur Londres malgré le temps qui passe inexorablement. Le personnage est désormais tombé dans le domaine public, ce qui fait que le nombre de ses aventures n'a fait que s'accroître de façon exponentielle, dans des proportions incroyables. Même Arsène Lupin s'était mesuré en son temps au génial détective, renommé pour l'occasion Herlock Sholmes, sous la plume de Maurice Leblanc... Arthur Conan Doyle s'étant plaint de l'utilisation abusive du nom de son héros, sa propriété littéraire.

Sans doute le début de « *l'entente cordiale* » entamée en 1830 (mais effective en 1833 !)



PROCHAIN ÉPISODE



LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

par Paul-Jacques BONZON



AU retour d'une promenade à l'aérodrome de Lyon-Bron, les six compagnons et Mady sauvent un homme blessé découvert près de sa voiture renversée au bas d'un talus.

Banal accident de la route?... Les Compagnons en doutent. En effet, non seulement le blessé, un Anglais, porte encore sa montre au poignet, mais une autre montre-bracelet, d'origine anglaise, est retrouvée près de l'auto, les aiguilles bloquées à l'heure de l'accident. Le conducteur n'était donc probablement pas seul dans la voiture. Pourquoi son compagnon aurait-il disparu?

Tel est le point de départ d'une nouvelle aventure des Compagnons de la Croix-Rousse, qui conduira nos jeunes Lyonnais jusqu'à Londres où, avec leur inséparable chien Kafi, ils vont se révéler les plus extraordinaires collaborateurs de Scotland Yard...

LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD

Conception et Réalisation : © MICHEL39, Octobre 2025 -

ideal-bibliotheque@orange.fr - www.ideal-biblio.fr

Relecture et corrections amicales de PAXSON - Les illustrations d'Albert Chazelle appartiennent à l'éditeur © HACHETTE ainsi qu'aux ayants droit